

LE PAYS DE FRANCE



Organe des
ÉTATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Prince de Galles

Abonnements
FRANCE et COLONIES
15 Frs par AN
ÉTRANGER
20 Frs par AN

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915



LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

LA SEMAINE MILITAIRE

DU 11 AU 18 FÉVRIER



Une campagne de printemps s'annonce bien pour nos armes ; à peine le temps s'est-il remis au beau que notre offensive a repris plus intense, avec des succès qu'ont enregistrés les communiqués officiels.

En Belgique l'ennemi, inquiet de nos progrès sur la Grande-Dune, vers Ostende, a concentré un feu violent d'artillerie sur toute notre ligne ; il a bombardé Nieuport et Ypres ; mais notre artillerie et celle de l'armée belge, qui combat vaillamment à nos côtés, ont répondu efficacement : des batteries ennemies ont été réduites au silence, des rassemblements de troupes ont été dispersés. Il n'a pas été signalé officiellement d'actions d'infanterie.

L'armée anglaise a remplacé nos troupes, au sud d'Ypres, et sa ligne s'étend maintenant continue jusqu'à la Bassée. Les Allemands avaient réussi à s'emparer de quelques tranchées, vers Saint-Eloi ; nos alliés ont bravement contre-attaqué ; ils ont non seulement repris les tranchées perdues, mais ont avancé sensiblement, en faisant des prisonniers.

Plus au sud, les forces britanniques se sont emparées de tranchées allemandes aux environs de Cuinchy, près de la briqueterie de Violaines qu'elles avaient enlevée si brillamment. Dans son rapport, le maréchal French fait l'éloge de la bravoure des troupes indiennes.

Dans l'Artois, la lutte se poursuit pour la possession de la grande route d'Albert à Bapaume et Cambrai ; les Allemands reviennent continuellement à la charge pour nous enlever ce que nous leur avons repris ; ils se heurtent à une résistance tenace de nos troupes, qui les repoussent à la baïonnette.

Au nord d'Arras, le 17 février, nous avons enlevé deux lignes de tranchées et refoulé de nombreuses contre-attaques, en infligeant aux Allemands des pertes sensibles, surtout en officiers.

La guerre de sape et de mines a continué dans cette région ; l'ennemi a fait exploser une mine à l'extrémité d'une de nos tranchées, près de la Boisselle, mais sans résultat ; de notre côté, nous avons fait sauter des tranchées ennemies près de Carency, à Beaurains, devant Dompierre, et nous avons pu les occuper ensuite ; notre avance vers Péronne paraît donc s'accroître.

L'ennemi a encore tenté une attaque sur Noulette, près de la position de Notre-Dame-de-Lorette, dont il essaye inutilement de nous déloger ; le feu de notre infanterie a suffi pour l'arrêter net.

Dans tout le secteur, la lutte d'artillerie s'est poursuivie violente et en notre faveur. Notamment près de Bailly entre l'Oise et l'Aisne, nos canons ont tiré efficacement sur des rassemblements, des convois automobiles et des lance-bombes. Notre artillerie lourde a encore atteint la gare de Noyon, centrée de ravitaillement des corps allemands.

C'est en Champagne que notre activité paraît se manifester plus vive que dans les autres régions. Avec une inlassable patience, nous progressons vers la vallée de la Dormoise et les hauteurs qui dominent le chemin de fer de Challerange qui, allant de l'est à l'ouest, est si précieux pour les Allemands. Le 12 un de nos bataillons réussit à s'emparer d'un bois, dans la région de Souain ; il ne put le conserver, une tempête de neige étant venue contrarier le tir de notre artillerie. Le 15 nos troupes prenaient une éclatante revanche en enlevant trois kilomètres de tranchées, au nord-ouest de Perthes ; cette avance s'accroissait encore le 17, et nous prenions près d'un kilomètre de tranchées.

En vain les Allemands ont-ils contre-attaqué ; dans la nuit du 15 au 16 ils sont allés dix fois à l'assaut des positions que nous leur avions enlevées ; dans la journée du 16, ils sont revenus à la charge ; toujours inutilement. Nous les avons repoussés, nous leur avons pris des lance-bombes, et nous leur avons fait des prisonniers.

Pendant ce temps, leur grosse artillerie bombardait Reims à nouveau ; ce sont peut-être les derniers obus qu'ils auront lancés sur la malheureuse cité ; car nous nous sommes approchés du village de Loivre, situé au pied des hauteurs de Brimont, d'où les Allemands bombardent Reims.

Les pertes que l'ennemi a subies dans les bois de l'Argonne, lors de ses attaques contre l'ouvrage Marie-Thérèse, avaient un peu calmé son

ardeur ; il s'est borné à lancer des bombes, sans sortir de ses tranchées. Toutefois, le 15, notre infanterie a attaqué ; nous avons détruit un blockhaus et pris des tranchées. Les Allemands ont voulu riposter ; le 16 ils mettaient en ligne au moins trois bataillons, et attaquaient vers Four-de-Paris ; le combat a été long et violent ; nous avons repoussé l'ennemi et lui avons infligé de grosses pertes. Dans le bois de la Gruerie, nous avons progressé et nous avons maintenu tous nos gains. Entre l'Argonne et la Meuse, nous nous sommes rendus maîtres d'un bois, au sud du bois de Cheppy, et nous avons gagné du terrain au nord de Malancourt et au sud du bois de Forges.

Le mauvais temps avait presque complètement arrêté toutes les opérations en Woëvre et sur les Hauts-de-Meuse ; il semble que, depuis quelques jours, elles ont repris avec une certaine activité. Les Allemands ont canonné nos positions, vers Rambucourt et le bois de la Hazelle.

Pendant ce temps, nous avons bombardé les gares de Thiaucourt et d'Arnaville ; à la gare de Thiaucourt aboutit le chemin de fer de campagne que les Allemands ont établi jusqu'à Saint-Mihiel.

Deux actions, de peu d'envergure d'ailleurs, se sont produites en Lorraine, et elles se sont terminées toutes les deux à notre avantage.

Sur la route de Lunéville à Moyenvic, tout près de la frontière, une compagnie allemande a attaqué nos postes qui défendent le village d'Arracourt, tandis qu'une autre attaque était dirigée à 4 kilomètres à l'ouest, sur la ferme de Ranzey. L'ennemi a été repoussé.

La seconde action a commencé le 14 février. Les Allemands, refoulant notre grand'garde, réussissaient à occuper la hauteur du signal de Xon et le hameau de Norroy ; nous contre-attaquons aussitôt, et nous le repoussons sur les pentes nord du signal. L'ennemi se maintenait jusqu'au 17 dans le village de Norroy ; nos troupes revenaient vaillamment à la charge et le chassaient de toutes ses positions.

Le signal de Xon est une position superbe, dressée à une altitude de 385 mètres entre la Moselle et la Seille, à 4 kilomètres environ au nord-est de Pont-à-Mousson ; de là il nous est possible de bombarder

les gares de Pagny-sur-Moselle et d'Arnaville ; aussi les Allemands se sont-ils acharnés à nous en déloger ; après avoir momentanément réussi, ils ont dû reculer.

En Alsace nos succès se sont affirmés. On a d'abord annoncé que l'ennemi avait pris l'offensive par la vallée de la Lauch, avec deux colonnes s'avancant sur les rives nord et sud de la rivière. Cette offensive ne s'est pas poursuivie ; elle a été arrêtée par une brillante action de nos skieurs alpins.

Nos chasseurs, le 12 février, enlevaient, sous une violente tempête de neige, un petit sommet de 937 mètres au nord-ouest de la ferme Sudel, au nord du Hartmannswiller-Kopf. Cette hauteur commande la vallée de Rimbach, où sont situés les villages de Rimbachzelle et Junholtz ; les Allemands en avaient fait une petite forteresse ; lance-bombes, mitrailleuses, centaines de fusils, boucliers, bombes, outils de toute sorte sont tombés entre nos mains.

Nos troupes d'Alsace ont eu la récompense de leurs exploits ; le président de la République, accompagné du ministre de la guerre, est allé les visiter et les féliciter. Après avoir passé une journée au milieu d'elles, M. Poincaré a parcouru une vingtaine de communes de la Haute-Alsace ; des acclamations enthousiastes des populations qui reviennent à la France ont salué le chef de l'Etat.

Les aviateurs anglais ont réussi un raid magnifique ; quarante de leurs avions et hydroplanes ont bombardé Ostende, Middelkerke, Ghisteltes et Zeebrugge, causant à l'ennemi des dégâts énormes ; des bombes ont été jetées sur les batteries lourdes allemandes, sur des convois de munitions, sur les hangars de zeppelins et sur la jetée de Zeebrugge ; huit de nos avions ont contribué au succès de cette hardie expédition, en empêchant les avions allemands de sortir de l'aérodrome de Ghisteltes. Au retour, l'aviateur anglais Grahame White est tombé à la mer, en vue de Nieuport ; un bateau français l'a ramené sain et sauf.

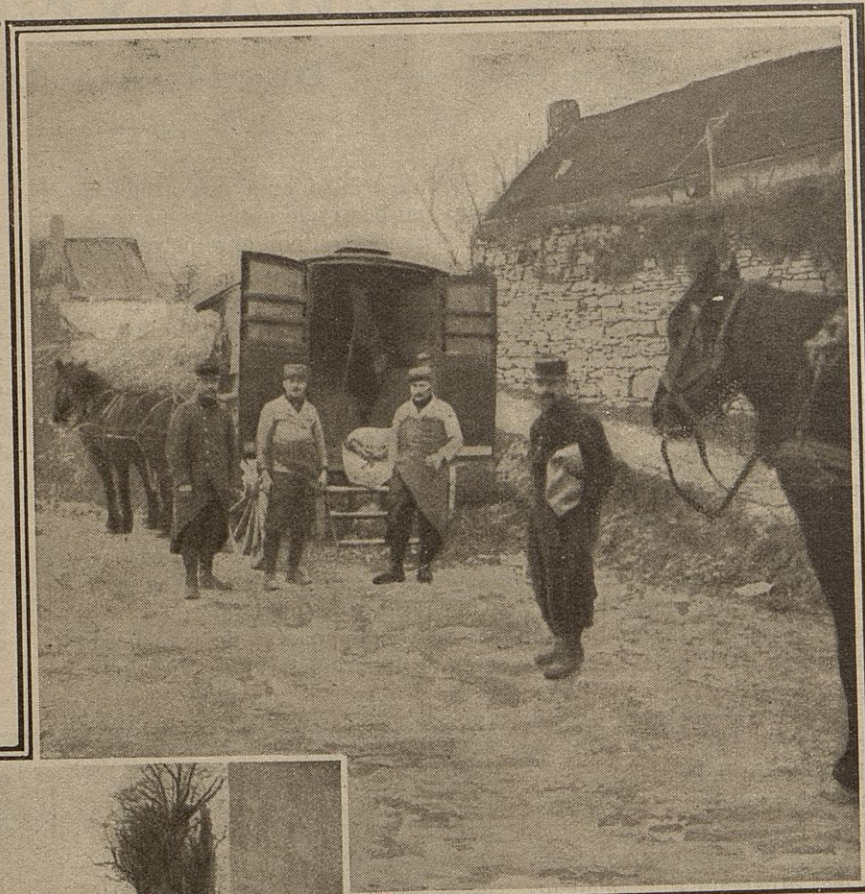


AU COURS DE SA VISITE A NOS TROUPES D'ALSACE, M. POINCARÉ PASSE EN REVUE SON ANCIEN BATAILLON DE CHASSEURS ALPINS.

SUR LES ROUTES VERS LE FRONT



On rencontre, sur les routes qui vont vers le front, les véhicules les plus variés ; en dehors des grands convois de ravitaillement qui viennent de la gare régulatrice, ou des convois d'artillerie portant les munitions, on voit des roulottes traînées par des chevaux ; ce ne sont plus celles qui servaient aux forains ou aux romanicheles pour aller de village en village ; elles sont aujourd'hui mobilisées pour l'œuvre de guerre ; elles transportent le plus souvent les blessés ou les éclopés.



Il n'y a pas que des autobus et des automobiles employés aux divers services de l'armée. Les voitures régimentaires vont chercher la viande qui sera distribuée sur les premières lignes. Enfin, dans cette collection, figure aussi la voiture à bras, plus modeste mais non moins utile, sur laquelle le blessé, relevé par les brancardiers, sera aussitôt étendu et amené, sans trop de cahots, à la prochaine ambulance.

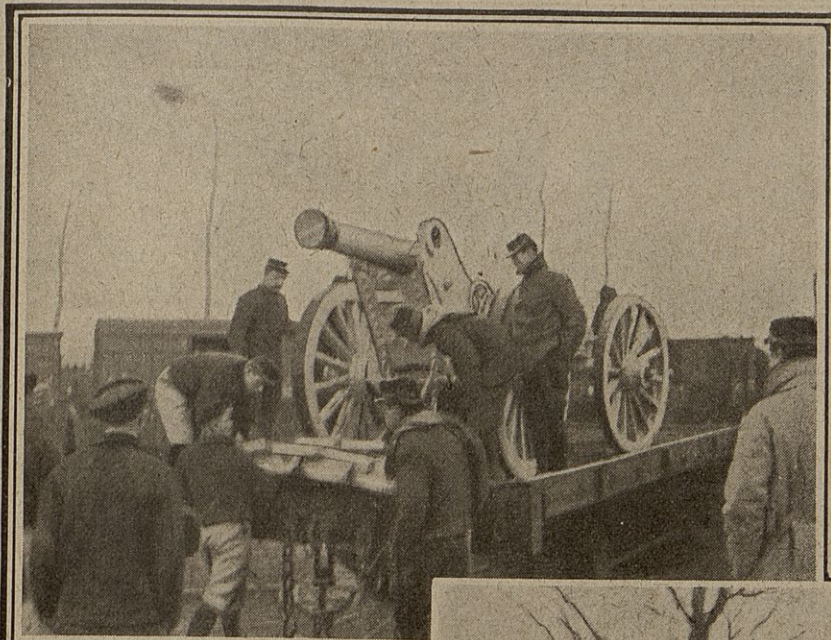


La boue a rendu les routes glissantes ; l'auto a dérapé, et, faisant une embardée fâcheuse, a passé au travers de la haie bordant le chemin.



Pour toutes ces automobiles, il faut des quantités considérables d'essence ; aussi les bidons s'entassent-ils dans les dépôts improvisés.

NOTRE ARTILLERIE LOURDE



Notre artillerie lourde a mêlé, depuis quelques mois, sa voix puissante à celle de notre merveilleux 75, et, tous les jours, les communiqués officiels nous apprennent ses prouesses ; elle a affirmé sa supériorité sur l'artillerie lourde allemande qui, au début de la guerre, gêna beaucoup nos vaillants troupiers. Nos 105, nos 120, nos 150, nos 155 répondent avec succès, tout le long de l'immense front, aux grosses pièces ennemies : destruction de convois, dispersion de rassemblements de troupes, batteries allemandes réduites au silence, tels sont les effets heureux de notre artillerie lourde que nous enregistrons.

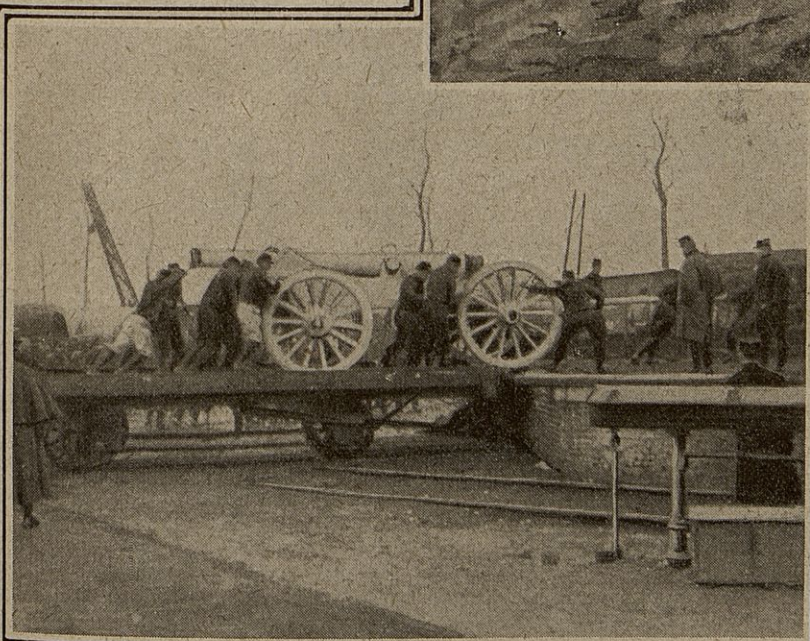
Ce n'est point chose facile que d'amener, des arsenaux sur le front, ces grosses pièces dont le poids, avec la voiture-caisson, dépasse 2.000 kilos. Ce canon de 120, que représentent nos photographies, pèse, à lui seul, 417 kilos.



Pour l'amener au front, il faut le charger sur une des plates-formes ordinaires des compagnies de chemin de fer ; la locomotive le remorque jusqu'à la gare la plus voisine du corps d'armée auquel il est destiné ; la plate-forme, détachée du train, est conduite à quai ; les artilleurs enlèvent les cales des roues, défont les amarres qui attachaient solidement la pièce et puis, un gros effort ! on se met à dix, à douze pour pousser le monstre d'acier jusque sur le quai de la gare.

La pièce est alors définitivement équipée ; on attelle les chevaux ; les conducteurs montent en selle, et en route pour la ligne de feu.

Bientôt le canon de 120, mis en batterie et soigneusement défilé, enverra ses projectiles de 21 kilos à huit kilomètres de distance, sur les ouvrages ennemis, et nos soldats, protégés, pourront faire de nouveaux progrès.

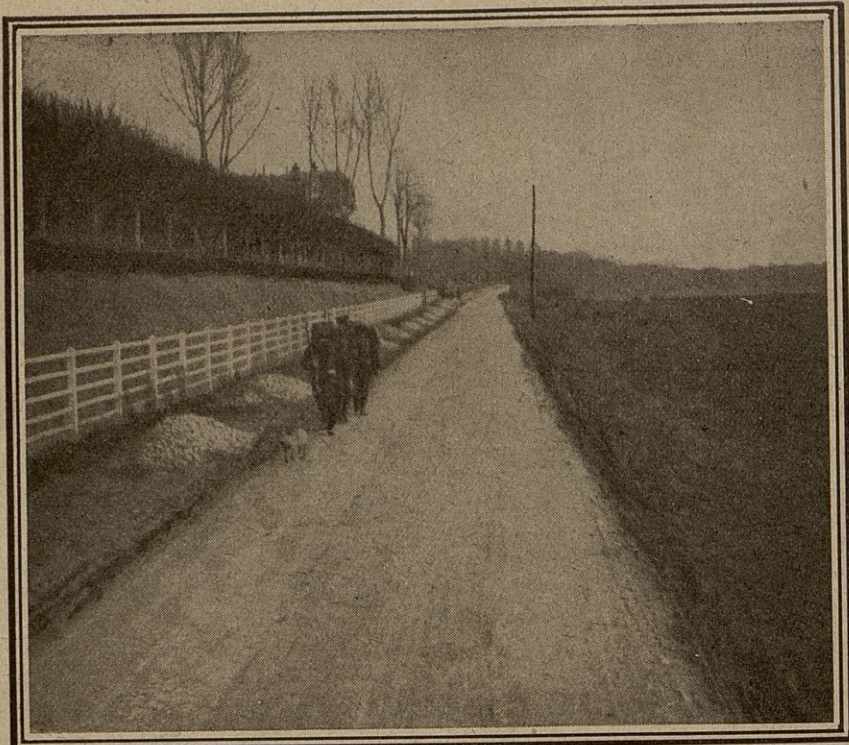


Le canon de 120, vigoureusement poussé par les artilleurs, quitte la plate-forme qui l'a amené à la gare, près du front.



Attention ! le quai est en pente ; il s'agit maintenant de retenir, pour ne pas être entraîné par le poids de la pièce.

DANS LE SOISSONNAIS



Courbés, silencieux, ils s'en vont en patrouille, se dissimulant le plus possible le long de cette route que balayent souvent les obus allemands. Leur meilleure garde est le chien qui les précède, attentif au moindre bruit.

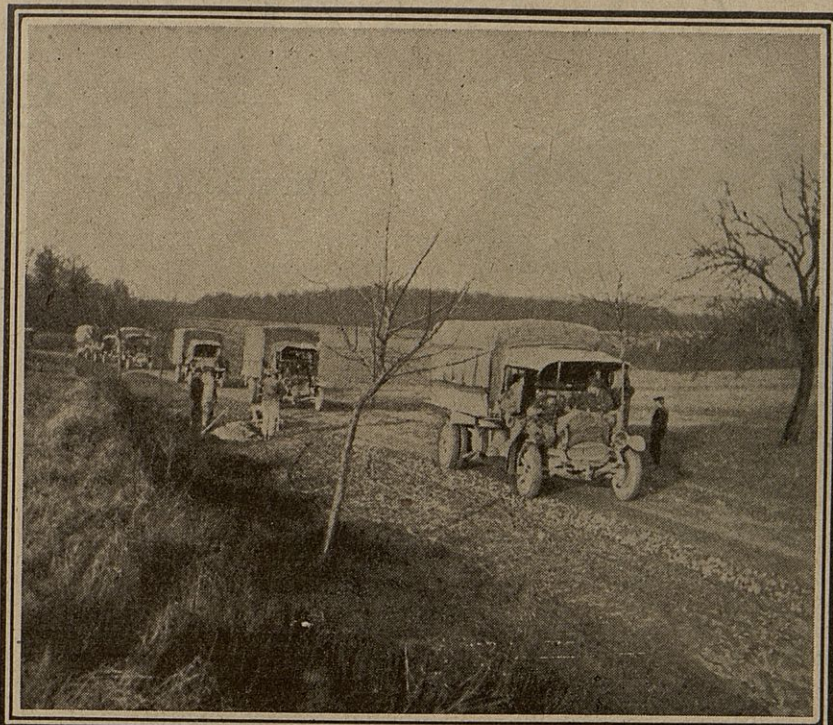


Dans cette élégante villa est installée une ambulance ; deux chasseurs d'Afrique se sont arrêtés ; l'un est même descendu de cheval pour prendre des nouvelles que des zouaves moins gravement blessés viennent leur donner.



Un régiment défile à travers les pelouses de ce parc aux arbres séculaires ; il va prendre position en avant du château, pour être prêt à se porter au secours des tranchées de première ligne si l'attaque se produit.

LES AUTOMOBILES A L'ARMÉE



L'automobile aura été d'un puissant secours dans la guerre actuelle, soit pour transporter les vivres ou les blessés dans les autobus et les puissants camions, soit pour transmettre les ordres du commandement au moyen de voitures plus rapides.

Les belles routes de France sont sillonnées chaque jour par ces convois automobiles, qui vont vers le front ou en reviennent ; elles n'ont pas trop souffert de cette intensité de transports, car elles sont robustes, et les cantonniers militarisés en prennent soin.



Les automobiles servent aussi à amener rapidement des troupes fraîches à proximité de la ligne de feu. On sait de quelle utilité elles furent, lors de la bataille de la Marne, pour transporter les renforts de Paris.

LA CAMPAGNE DE FRANCE

1914⁽¹⁾

Commandant B. de L., Breveté d'état-major



GÉNÉRAL D'URBAL

Batailles des Flandres

OCTOBRE-NOVEMBRE

Depuis la bataille de Mons (23 août), l'armée anglaise qui, à cette époque, formait l'extrême gauche de la ligne de bataille, était restée dans cet ordre de bataille dans les armées françaises. Lors de la retraite, elle

avait suivi le mouvement général pour se trouver, au moment de la bataille de la Marne (6 septembre), à la gauche du dispositif; mais, par suite de l'arrivée en ligne de la 6^e armée française, général Maunoury, elle s'était vue encadrée, dès cette date, et était restée dans cette situation pendant, après la bataille et pendant la poursuite de l'armée allemande.

Au moment de l'arrivée sur l'Aisne, elle se trouvait face à Soissons; elle avait, sur sa droite, la 5^e armée française, sur sa gauche la 6^e. Cette situation pouvait créer des difficultés dans la suite, lors du développement de l'attaque de flanc sur l'Oise, puis sur la Somme. Les renforts anglais, nouvellement débarqués, étaient portés vers le nord sur la Scarpe, la Lys, de concert avec les troupes françaises, pour prolonger les attaques de flanc. Un nouveau groupe de forces anglaises se créait au nord, et il était nécessaire de réunir ces troupes sous le commandement de leur chef unique, le maréchal French.

Le mouvement de relève de l'armée anglaise dans les tranchées, vers Soissons, s'imposait donc; il fut décidé et s'opéra à l'insu du commandement allemand, avec une célérité et une justesse tout à fait remarquables.

Les troupes anglaises furent concentrées vers le nord, à la date du 13 octobre.

Elles occupaient une ligne allant du Mont-des-Cats au nord; à Cambrai vers le sud.

L'idée dominante de l'enveloppement de l'aile droite allemande avait fait diriger, au nord de cette ligne, les masses de cavalerie française qui aidèrent ainsi puissamment le mouvement ascensionnel de l'armée anglaise vers le nord et le nord-est, dans les journées des 13, 14, 15, 16 octobre.

Les rencontres de cavalerie furent, à cette époque, particulièrement nombreuses et brillantes, mais le terrain, coupé, humide, parsemé de canaux et surtout traversé par de nombreuses routes, toutes bordées de maisons très rapprochées, ne se prêtait pas à une action d'ensemble pour cette arme.

L'armée anglaise s'éleva successivement vers le nord et le nord-est, vers la vallée de la Lys, occupant Cambrai, la Bassée, Laventie, Neuve-Eglise, Ypres où elle entra le 15 octobre.

La solution cherchée sur la Somme, puis sur la Scarpe, allait être reportée sur la Lys, plus au nord encore, sur Ypres, dans les Flandres.

Des combats nombreux et violents soulignèrent l'occupation de cette contrée, notamment à la Bassée, sur le canal de Béthune à Carvin, vers Fromelles, Laventie.

Cependant, un événement d'une gravité exceptionnelle se préparait. Le camp retranché d'Anvers, attaqué par les corps de réserve allemands, allait voir son front sud-ouest enlevé, et la prise d'une partie des forts de la ceinture extérieure de ce côté faisait prévoir le prochain bombardement de la place même.

Le roi Albert résolut alors de quitter le camp retranché, afin de ne point subir la capitulation, et, à la tête de son armée, il put opérer une heureuse retraite vers le nord-nord-ouest, par Saint-Nicolas, Bruges, Ostende.

Le 12 octobre, l'armée belge quittait Anvers et se dirigeait vers sa nouvelle base de défense. Elle arrivait le 15 à Ostende; le 16 à Nieuport.

Elle s'installe alors, sa gauche appuyée à la mer, sa droite vers Dixmude, couverte sur son front par l'Yser et le canal.

Entre elle et l'armée anglaise se trouve encore une trouée, au sud de Dixmude; ce ne sera que le 25 octobre que des divisions françaises et la nouvelle armée de formation, placée sous les ordres du général d'Urbal, viendront fermer cette trouée et faire une ligne continue de défense allant de la mer du Nord à la Lys, à l'Oise, l'Aisne, la Meuse, les Vosges, Belfort! soit près de 700 kilomètres.

La chute d'Anvers rendait disponible les corps allemands de réserve qui bloquaient cette place; ils furent dirigés sans retard vers le sud-sud-ouest, sur l'Yser et la contrée d'Ypres; avec l'appoint de ces nouvelles unités, l'ennemi allait tenter un nouvel et très sérieux effort pour obtenir la percée vers la mer et l'écrasement de l'aile gauche française.

BATAILLE DE L'YSER

(24-25 octobre)

La solution cherchée par le commandement allemand tardait à se produire; bien que l'arrivée des troupes d'Anvers, libérées par suite de la reddition de la place forte, fût venue apporter un secours puissant à l'armée du prince de Wurtemberg, les armées allemandes n'avaient pu entamer l'aile gauche des troupes alliées. La retraite savante de l'armée belge, dirigée en personne par le roi Albert, donnait, à ce dernier coin du territoire envahi, un renouveau de défense; cette armée s'appuyait sur la mer par sa gauche, et, sur son front, protégée par le canal et la rivière de l'Yser, elle semblait assez solide pour arrêter l'assaillant, soit qu'il voulût passer pour déborder la gauche alliée, soit qu'il voulût simplement percer et marcher droit, ensuite, sur Dunkerque et Calais, pour, de là, prononcer une vaine menace contre l'Angleterre.

Le 21 octobre arriva du quartier impérial l'ordre formel de prononcer l'attaque sur l'Yser et de percer cette ligne en marchant sur Furnes.

Le prince de Wurtemberg, dont le quartier général était établi à Thielt, reçut cet ordre très vraisemblablement le 21 au soir et se mit de suite en devoir de l'exécuter. En conséquence, il prescrivit, pour la journée du 24, les dispositions suivantes:

L'attaque se fera en trois colonnes fortes d'environ 7.000 hommes chacune (une brigade mobile), 2 régiments d'infanterie, 6 batteries, génie, pontonniers, etc.

La première colonne, partie de Ghistelles le 24, passera par Pierre-Cappelle et se dirigera sur Ramscappelle.

La seconde colonne, partie également de Ghistelles le 24, passera par Leke, et prononcera son mouvement au sud de Schoorbeke.

La troisième, se détachant de Leke, prendra plus au sud, vers Beerst, et marchera sur le nord de Dixmude.

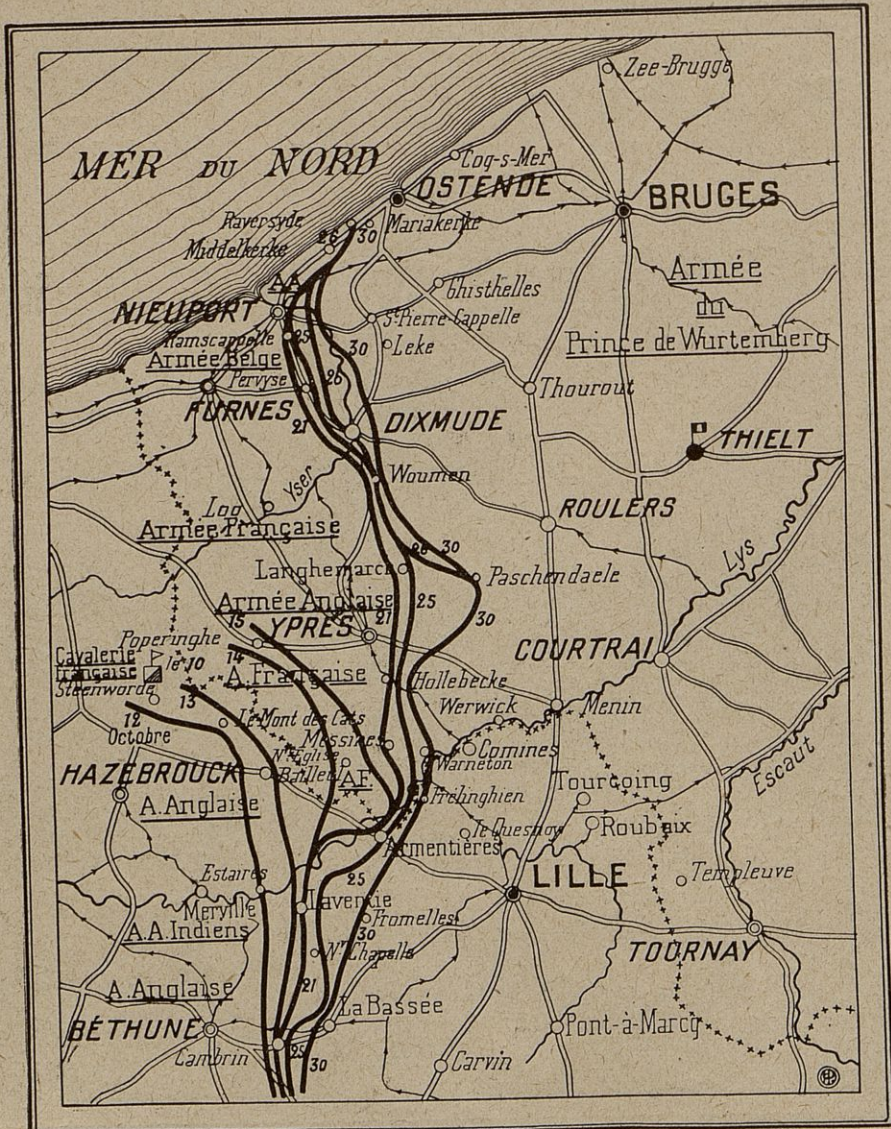
Une colonne secondaire (une brigade), partie du centre de Gitz, attaquera Dixmude par la face est.

Les dispositions seront prises pour que toutes ces troupes, partant des gîtes indiqués, puissent arriver, le soir du 24, en face de leur objectif.

L'attaque se fera à neuf heures du soir, sur toute la ligne. Des soutiens des 13^e, 3^e corps actifs et 13^e corps de réserve suivront les colonnes d'assaut.

L'attaque se produisit, comme il avait été prescrit, vers les neuf heures du soir, sur la rive droite de l'Yser, dont les têtes de pont n'étaient que faiblement gardées. Les colonnes allemandes franchirent l'Yser et s'avancèrent dans cette partie basse, entre l'Yser et le canal qui court presque parallèlement à la rivière.

L'armée belge résista avec toute son énergie sur le canal, mais, devant la poussée constante, la continuité des efforts et l'arrivée des soutiens des Allemands, elle fut obligée de battre en retraite en arrière du canal, et même



ACHEMINEMENT VERS LE NORD DE L'ARMÉE ANGLAISE.
(Les chiffres indiquent les dates du mois d'octobre.)

(1) Voir les numéros 14, 15, 16, 17 et 18 du Pays de France.

de franchir la branche de l'Yser qui court à l'ouest de ce canal, parallèlement à cette rivière.

Elle s'arrêta, sa gauche appuyée à Ramscappelle, son centre à Pervyze, sa droite vers Jacques-Cappelle et Dixmude.

L'armée belge tint toute la nuit du 24. Le 25 octobre au matin, elle supporta, à elle seule, l'attaque furieuse des colonnes allemandes.

Entre temps l'armée française, avertie du danger couru par l'armée du roi Albert, fit des efforts puissants pour pouvoir coopérer à la défense de la ligne de l'Yser, et dirigea des renforts sur Dixmude et Ostkerke. Ce ne fut que dans l'après-midi du 25 que ces renforts purent arriver.

Il était temps ! L'armée belge était à bout de forces, dans la lutte disproportionnée qu'elle soutenait en face de trois corps d'armée ennemis.

L'attaque française sur Dixmude décongestionna le front, et les colonnes dirigées sur Ostkerke prirent de flanc les troupes allemandes de l'Yser.

Devant l'arrivée des soutiens français, l'armée belge prononça une attaque générale qui rejeta dans le canal les colonnes allemandes non protégées par leur artillerie. Laissée, en effet, entre l'Yser et le canal, l'artillerie avait, en ce moment, une grande difficulté pour se mouvoir dans ces terrains bas et marécageux. Les Allemands furent refoulés et acculés au canal, obstacle de valeur moyenne pour être franchi par des troupes déployées, mais qui devenait tout à fait une menace dangereuse pour des colonnes serrées, repoussées, refoulées et battant en retraite.

L'arrêt forcé devant cet obstacle, sous le feu de l'artillerie belge et la poussée de l'infanterie, fut désastreux pour les colonnes allemandes. Non secourues par l'artillerie qui ne pouvait se mettre en batterie, elles se pelotonnèrent, tourbillonnèrent devant le canal et, finalement, sous la ruée de l'attaque, furent jetées au fossé.

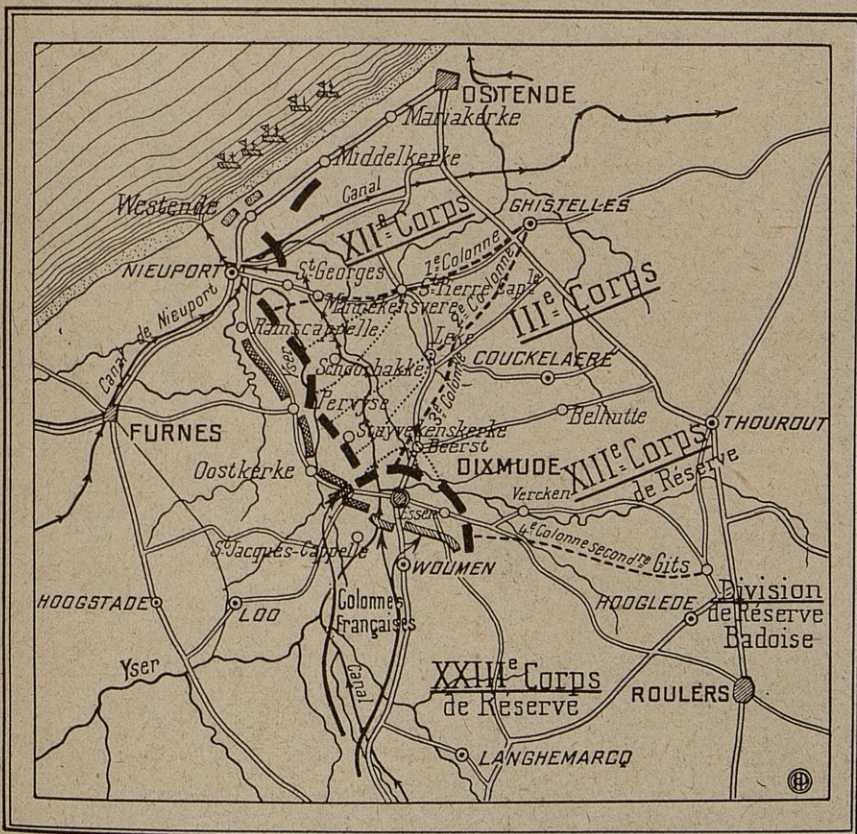
Une partie des troupes allemandes put franchir le canal, le reste fut noyé, tué par l'armée belge et les soutiens français.

De 30.000 soldats environ qui avaient franchi l'Yser, 10.000 à peine le repassèrent ; le reste fut tué, pris ou noyé.

C'est ainsi que cette attaque brutale, voulue et ordonnée par le grand quartier impérial, attaque dont la préparation ne fut toutefois pas suffisante, se termina à la gloire de la vaillante armée belge et des troupes françaises.

Ce n'était pas encore sur l'Yser que les armées allemandes devaient obtenir le succès qui allait leur ouvrir la porte vers Dunkerque et Calais et leur faciliter l'enveloppement de la gauche des armées alliées.

La bataille de l'Yser du 24-25 octobre vit se développer, sur le front de mer, une puissante diversion faite par les troupes anglaises de débarquement et les canonnières ancrées près du rivage.



Anglais Belges Français Allemands

BATAILLE DE L'YSER.

(24-25 octobre 1914.)

QUATRIÈME ARMÉE ALLEMANDE

Corps de troupes placés sous le commandement du prince de Wurtemberg, et opérant dans les Flandres. (Yser et Lys, 15 au 30 octobre.)

CORPS D'ARMÉE ACTIFS. — Armée de ligne : III^e, VI^e, XII^e, XIII^e (qui passe ensuite au prince de Bavière), XV^e, XVII^e, à 30.000 hommes chacun.

CORPS DE SOUTIEN DE L'ARMÉE ACTIVE : II^e bavarois, VI^e bavarois, à 30.000 hommes chacun.

CORPS DE RÉSERVE : XIII^e, XXIII^e, XXVII^e, à 25.000 hommes chacun ; VI^e division de réserve bavaroise, à 10.000 hommes.

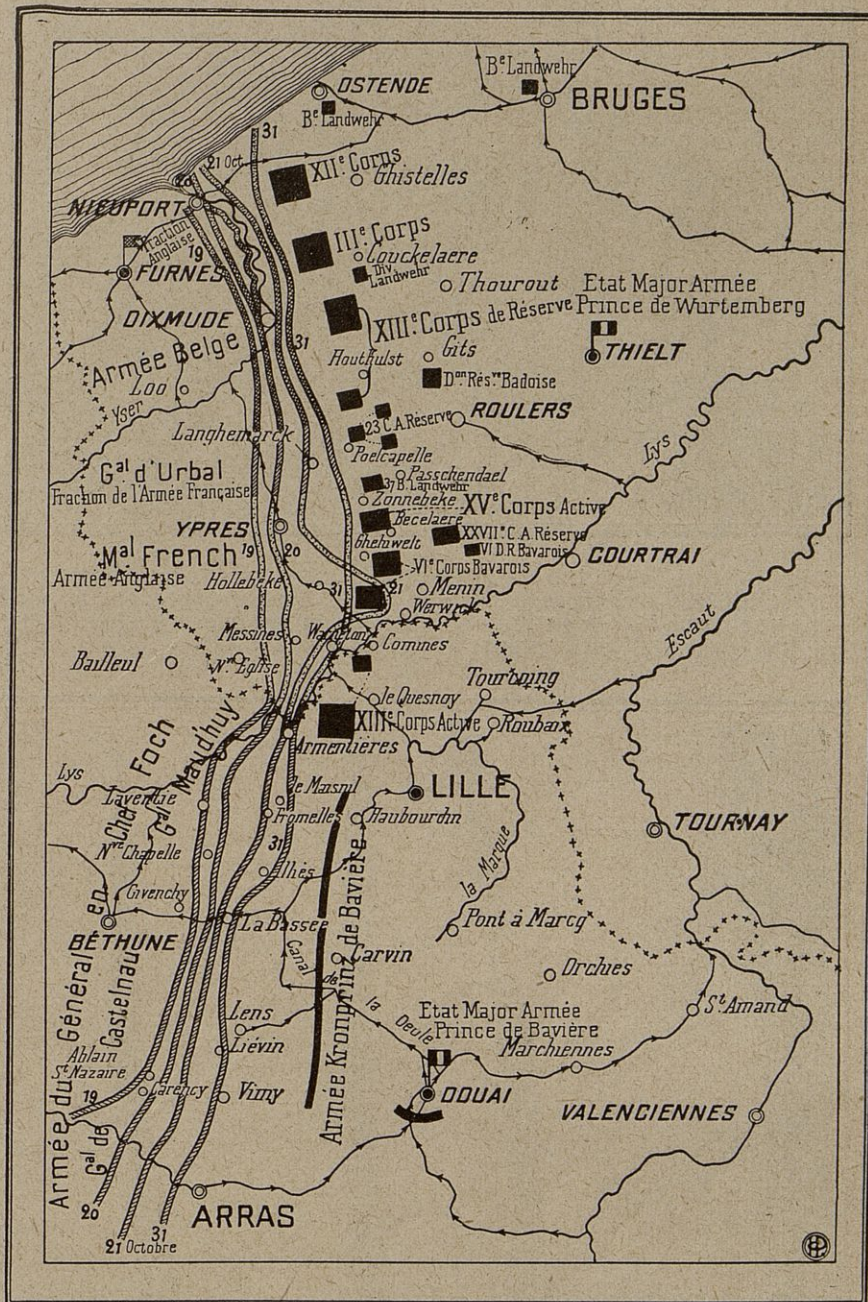
Au total : 325.000 hommes, les effectifs étant comptés avec un quart de perte sur la ligne.

Ces effectifs se sont encore augmentés par les divisions d'ersatz, la division marine, les landwehr. La quatrième armée allemande a atteint vraisemblablement un total de plus de 400.000 hommes.

Les pertes sur le front, en tués, blessés ou hors de combat, ont été les suivantes, du 15 au 30 octobre :

Sur l'Yser (24-25 octobre)	30.000
Devant Dixmude	17.000
Devant Ypres	35.000
Sur la Lys	20.000
Soit	102.000

A ce chiffre, il faut ajouter au moins 15.000 prisonniers.



Anglais Belges Français Allemands

POSITION DES ARMÉES DANS LES FLANDRES, APRÈS LES BATAILLES DE L'YSER ET D'YPRES (fin octobre.)

SIXIÈME ARMÉE ALLEMANDE

L'armée du prince héritier de Bavière opérant dans les Flandres (belges et françaises), de la Lys (Armentières) à la Somme (Albert-Péronne), était composée comme suit :

CORPS D'ARMÉE ACTIFS : VII^e, XIII^e, XIV^e, XIX^e, I^{er} bavarois, à 30.000 hommes.

CORPS DE RÉSERVE : I^{er} bavarois, à 30.000 hommes.

LANDWEHR : Quatre brigades comprenant en tout 25.000 hommes.

A ce total de 205.000 hommes, il faut ajouter les effectifs de cavalerie qui comprenaient les I^{er}, II^e et IV^e corps actifs, une division de cavalerie bavaroise et une brigade de cavalerie de landwehr.

Ces effectifs furent encore augmentés par l'arrivée de divisions d'ersatz.

Les pertes subies du 15 au 30 octobre par la sixième armée allemande peuvent se décomposer ainsi :

Sur la Lys	25.000
Sur la ligne de la Bassée	15.000
Devant Arras	17.000
Devant Albert-Combes	12.000
Soit	69.000

A ce chiffre on peut ajouter au moins 10.000 prisonniers.

(A suivre.)

ERRATUM. — Dans le n° 17 du Pays de France, un lapsus a fait écrire MEAUX au lieu de MELUN dans la carte qui se trouve à la page 5 ; nos lecteurs auront rectifié.

EN LORRAINE



Dans les bois, où se livrent des combats incessants, nos soldats ont construit des tranchées qu'ils s'efforcent à rendre confortables ; ici, une porte vitrée en fermera l'entrée et atténuera quelque peu les rigueurs de la température.

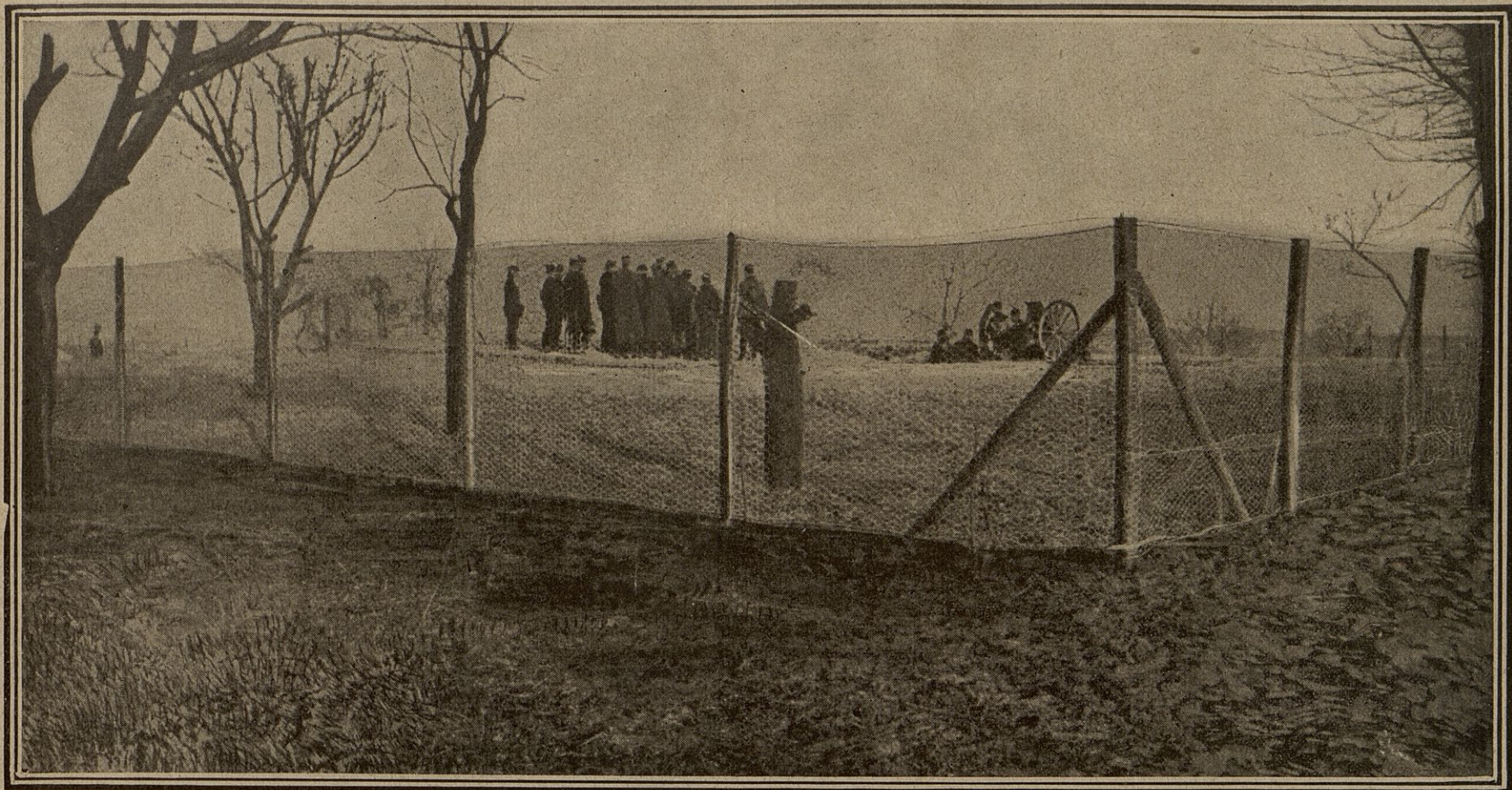


La pluie et la neige ont grossi les ruisseaux qui courent le long des bois lorrains ; des passerelles faites avec des troncs d'arbres et munies de garde-fous sont assez solides pour permettre la traversée aux troupes qui opèrent dans cette région.

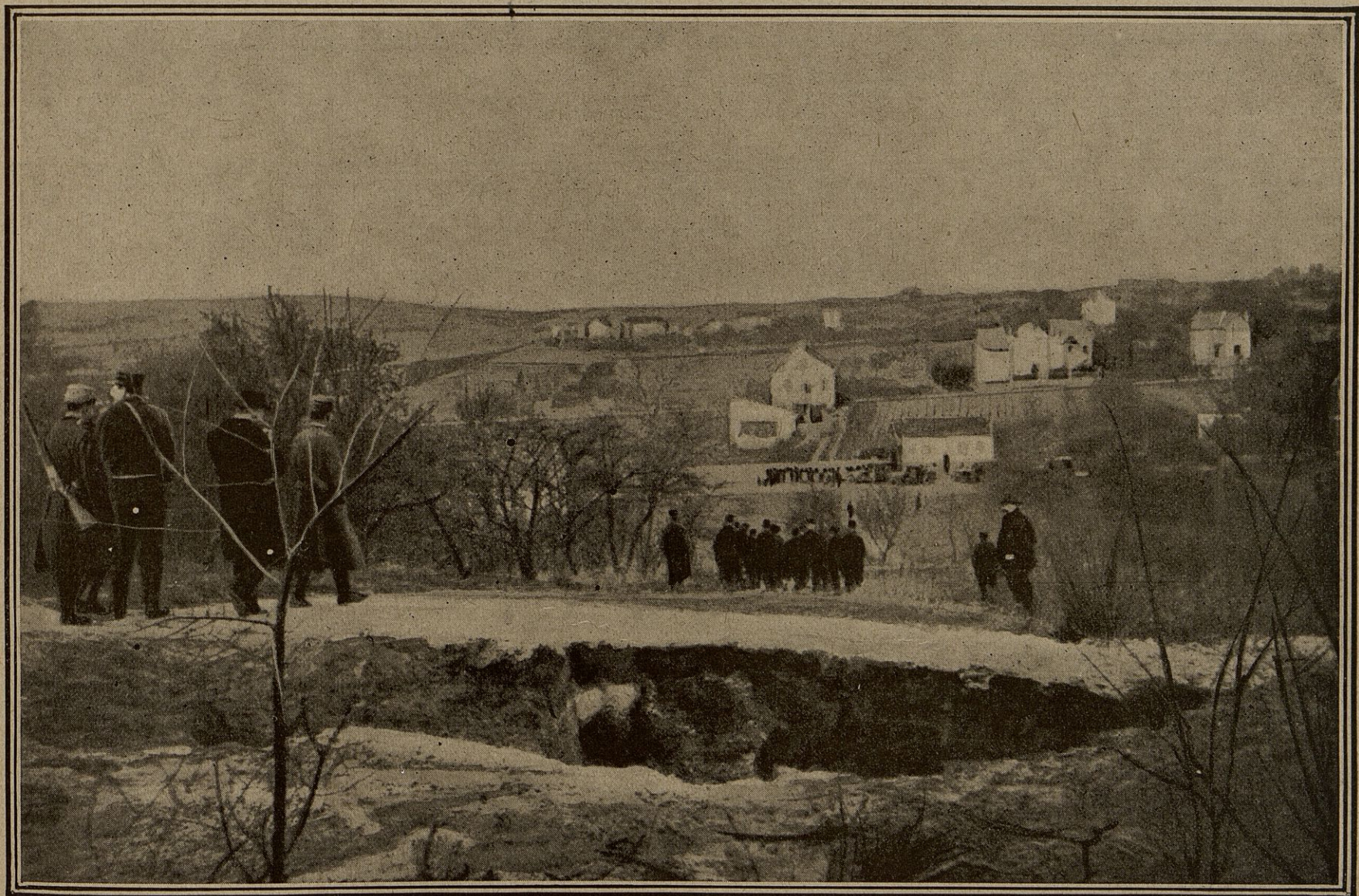


S'il y a quelque Parisien, parmi ces soldats réunis au bord du canal, ne pense-t-il point aux belles fritures que l'on prend le long de la Seine ou de la Marne ? Patience, vous ferez l'ouverture de la pêche.

LA DÉFENSE DE PARIS

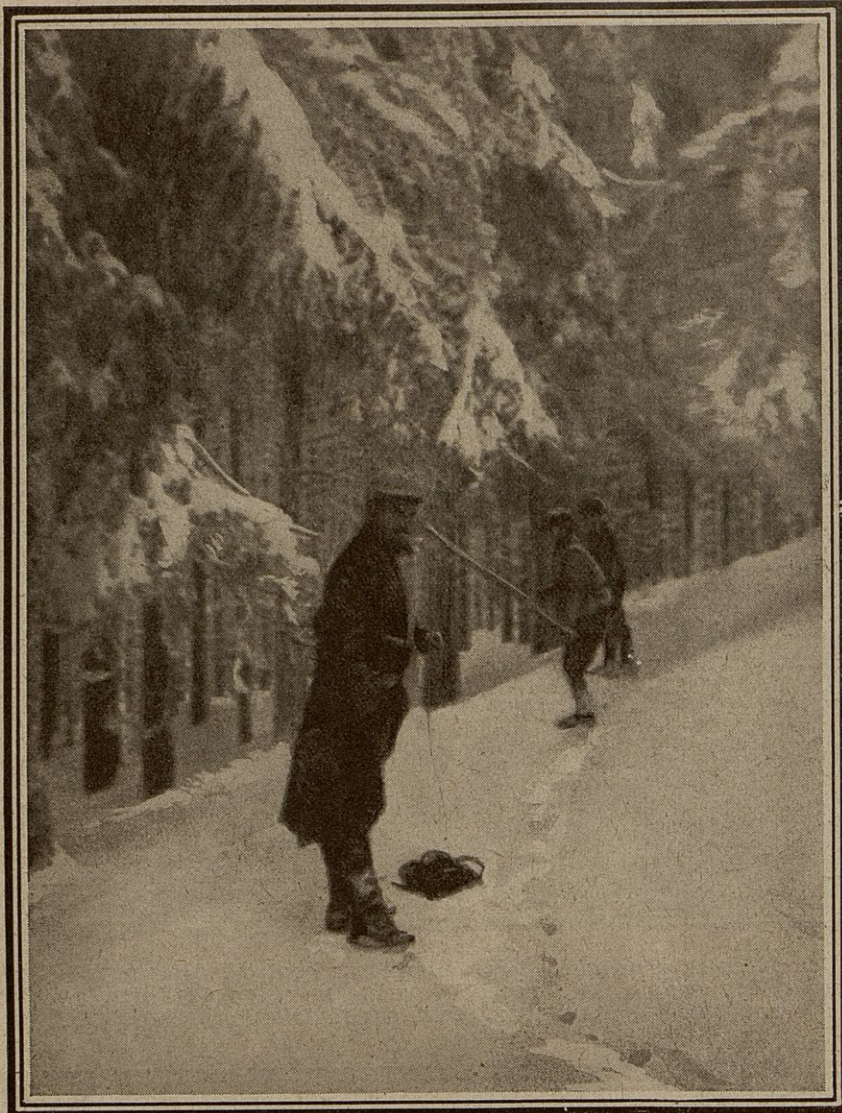


Le commandant Girod, le député aviateur, a été chargé d'organiser les défenses pour la protection de Paris contre les incursions des taubes et des zeppelins. M. Millerand, ministre de la guerre, accompagné du général Galliéri, gouverneur militaire de Paris, du général Clergerie, du général Hirschauer, directeur de l'aéronautique, a récemment visité ces installations.

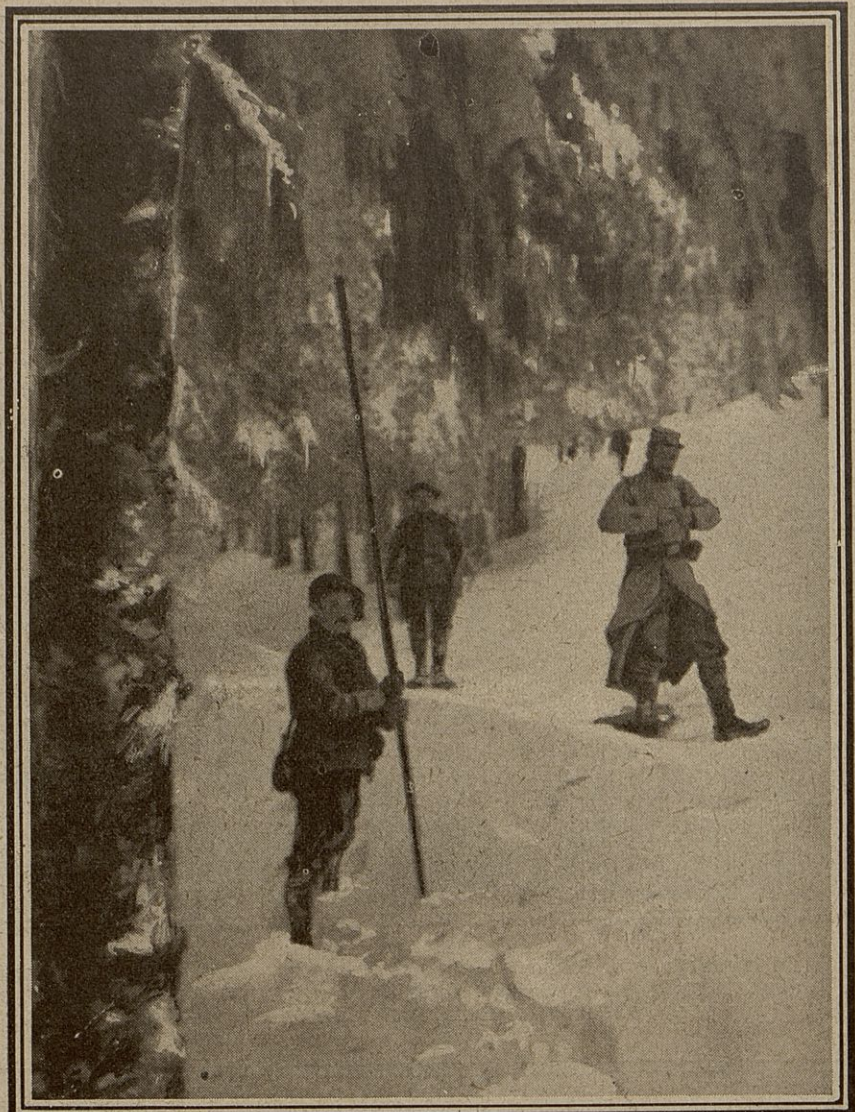


Après avoir inspecté tous les postes de défense et approuvé les mesures prises par le gouvernement militaire de Paris et le service de l'aéronautique, le ministre de la guerre et les officiers généraux qui l'accompagnaient sont revenus dans cette localité de la banlieue rejoindre les automobiles qui les emportent vers Paris.

NOS CHASSEURS ALPINS DANS LES VOSGES



Entraînés à gravir les pentes abruptes des Alpes, nos chasseurs alpins se sont trouvés tout à fait à l'aise sur les crêtes moins élevées des Vosges ; franchir les cols, traverser les sapinières couvertes de neige, ce fut un jeu pour ces rudes athlètes.

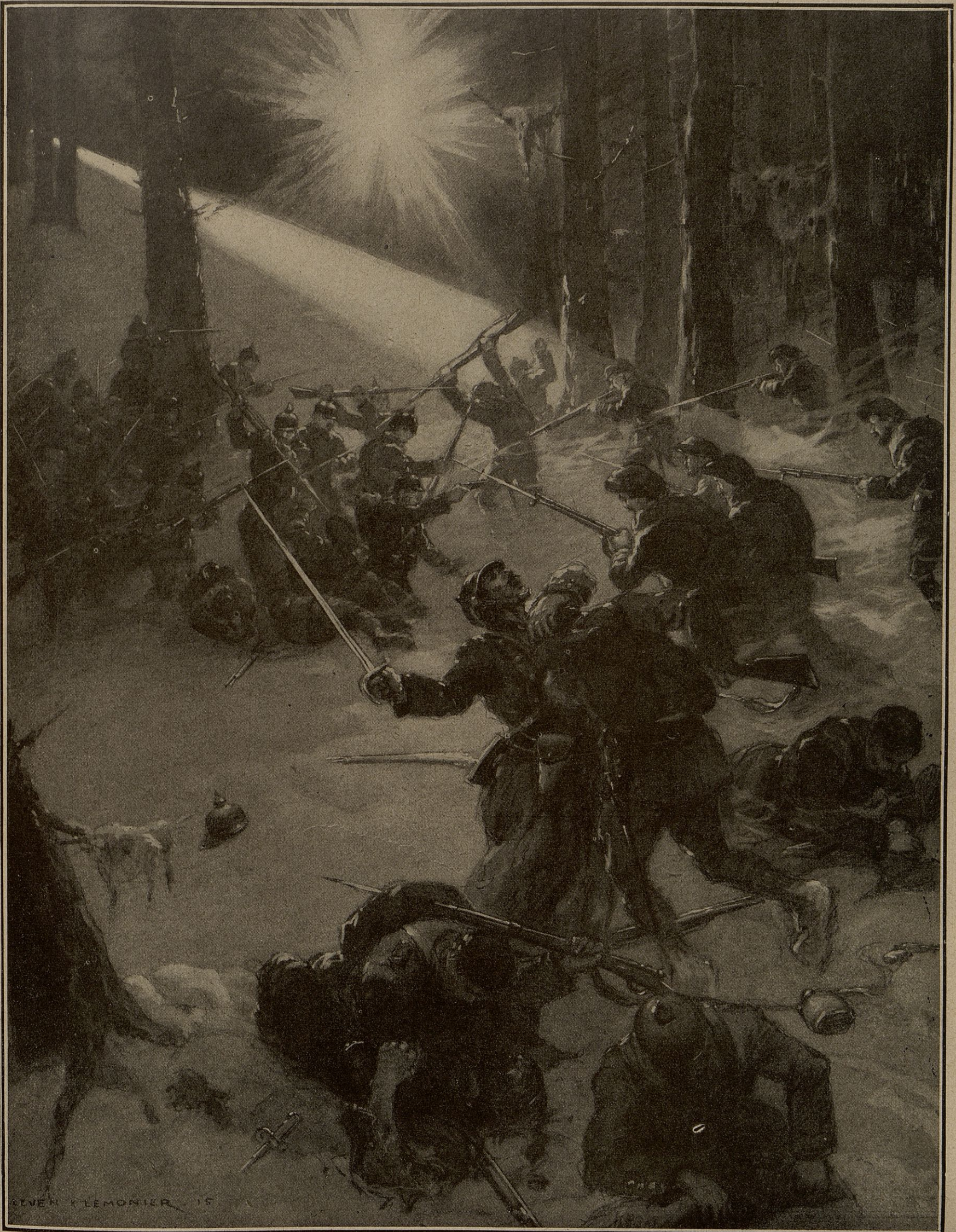


Aussi leurs exploits deviennent légendaires parmi les troupes allemandes ; à chaque instant ce sont des embuscades, des surprises qui tiennent en haleine les Boches ; les « diables bleus », comme ils appellent nos alpins, ne leur laissent pas un instant de répit.



Nos chasseurs alpins sont arrivés au sommet d'une des crêtes des Vosges ; la neige est épaisse, le froid est piquant ; mais cela ne saurait les arrêter, eux qui ont foulé si souvent les neiges éternelles. Leurs mulets, au pied sûr, ont monté les canons de montagne et leurs affûts, les munitions et les approvisionnements. On prend un moment de repos.

NOS CHASSEURS ALPINS EN ALSACE



Dessin de LEVEN et LEMONIER.

Les combats de nuit sont fréquents en Haute-Alsace ; des fusées, des projecteurs éclairent ces rencontres où nos alpins triomphent.

EN PICARDIE



Tout ce qui reste d'un village qui fut prospère ; la pluie d'obus n'a laissé debout que quelques pans de mur ; les décombres forment un champ de pierres et de briques, qui s'étend au-devant des maisons en ruines. On aperçoit, dans la cour d'une ferme, les roues d'une charrette que l'incendie a épargnées.



Toutes les maisons du village ont disparu ; de la forge, si bruyante naguère, on ne voit qu'un monceau de débris. Cependant, à côté, se dressent les montants du « travail » où l'on attachait, pour les ferrer, les grands bœufs paisibles ; au milieu des décombres git le grand soufflet qui faisait jaillir de la forge les milliers d'étincelles.

L'espionnage allemand

RÉVÉLATIONS D'UN ANCIEN AGENT DU SERVICE SECRET

Nous commençons aujourd'hui la publication d'une étude sur l'espionnage allemand, qui vient d'avoir en Angleterre un retentissement considérable.

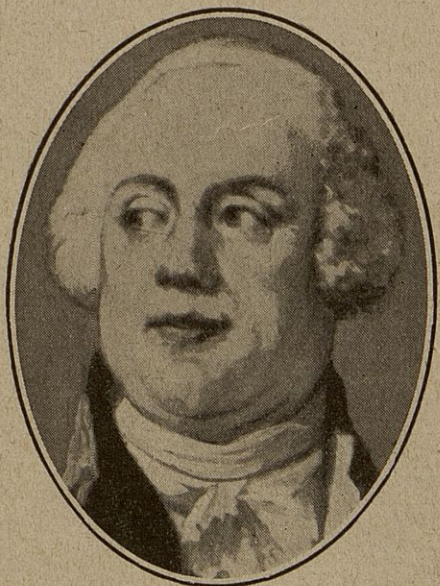
Au frontispice de cet ouvrage se dresse la figure de Stieber, le fameux espion, l'homme de Bismarck, qui prépara la défaite de l'Autriche à Sadowa, et, quelques années plus tard, les désastres de 1870-1871; c'est lui le créateur du système d'espionnage de l'Allemagne, ténébreuse toile d'araignée dont le centre est à Berlin, et dont le réseau invisible s'est peu à peu étendu à toute l'Europe.

Et la conclusion que l'on pourra tirer de cette étude documentée, c'est que depuis Frédéric II, roi de Prusse, qui en codifia les règles, en passant par Bismarck qui en fit une institution d'Etat, l'espionnage allemand était arrivé actuellement à son apogée.

I

L'organisation générale de l'espionnage en Allemagne

En tout ce qui touche à l'art et à la conduite de la guerre, l'Allemagne d'aujourd'hui a copié, d'après près que possible, les méthodes de Napoléon I^{er}. Mais les techniciens allemands en stratégie sont restés bien en arrière de leur modèle, ou plutôt ses méthodes ne leur ont jamais été accessibles, parce qu'ils n'ont jamais su pénétrer le secret de son succès. Von Clausewitz, le plus grand écrivain militaire allemand, a échafaudé le plan de son livre *En guerre* sur les grandes lignes napoléoniennes, mais il a laissé de côté le plus important facteur de l'œuvre de Napoléon. Il est parti, en effet, de ce principe que le mérite du grand conquérant avait été de savoir profiter de l'accident, tandis qu'en réalité c'était lui-même qui le créait. Voilà ce que von Clausewitz n'a



FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE
qui codifia les règles de l'espionnage militaire.

pas su comprendre et c'est une grosse erreur. Le génie français a retrouvé la stratégie napoléonienne, mais, jusqu'à ce jour, les méthodes militaires allemandes ont continué à négliger l'idée de créer les circonstances, au lieu de se laisser gouverner par elles.

C'est là la cause de l'échec de l'Allemagne, dans son effort pour atteindre l'idéal napoléonien. Mais il y a un autre facteur de succès, qui était plus à sa portée, et qu'elle n'a eu garde de laisser échapper. Napoléon avait employé avec succès l'espionnage militaire. Cette indication était précieuse pour les hommes d'Etat allemands, avides d'assurer à leur pays l'empire du monde. Aussi se sont-ils empressés de la reprendre à leur compte et d'ériger en véritable

système ce qui, jusque-là, n'avait été qu'un moyen de fortune. Ils y ont même apporté tant de soins qu'ils ont dépassé de beaucoup leur modèle, et que l'espionnage allemand actuel est certainement le plus parfait qui ait jamais été organisé, sans même en excepter celui de la république de Venise, aux jours les plus glorieux de son histoire.

Le système d'espionnage allemand se divise naturellement en plusieurs branches. Si on les prend dans l'ordre inverse d'importance, il y a d'abord l'espionnage commercial. Il se pratique par l'envoi à l'étranger d'agents qui acceptent des postes d'employés dans des maisons de commerce *non dirigées par des Allemands*. Ces agents viennent surtout en Angleterre et en France ostensiblement pour en apprendre la langue, mais, dans la plupart des cas, ils possèdent déjà à fond toutes les ressources de l'anglais ou du français courant et commercial, grâce à des leçons qu'ils ont reçues de quelque membre des colonies anglaises ou françaises existant dans les grands centres comme Berlin et Dresde. Ils acceptent un salaire très bas, bien au-dessous de la valeur des services réellement rendus. Mais leur but est atteint, car ils ont ainsi accès aux livres et aux prix courants, aux listes de clients, grâce auxquels ils sont en mesure de donner des détails exacts sur les lieux d'écoulement des marchandises anglaises ou françaises, ainsi que sur les prix, tarifs de transport, escompte, etc. Ces détails sont transmis à l'Allemagne de la façon la plus complète, et, grâce à eux, les maisons concurrentes allemandes se trouvent en état de supplanter les maisons anglaises ou françaises sur les marchés étrangers, et de leur enlever leurs clients en offrant des prix un peu inférieurs aux leurs.

C'est un axiome courant dans le commerce que tous les moyens sont légitimes pour servir les intérêts de la maison qui vous emploie, mais il n'en est pas moins vrai que le seul commentaire que l'on puisse faire sur cette méthode d'espionnage est qu'elle est profondément méprisante en ce qu'elle implique un abus manifeste et délibéré de l'hospitalité, qu'aucun traité de morale ne saurait justifier : mais la morale et les affaires sont, en Allemagne, deux choses bien différentes.

Hâtons-nous de dire, toutefois, que l'espionnage commercial n'est qu'une branche secondaire greffée sur le grand système de l'espionnage créé et porté à sa perfection par Stieber, le fameux chef de la police secrète allemande et conseiller privé d'empire, dont nous parlerons plus au long. Le système principal concerne les questions militaires et navales, et, différents traits de ce système principal, qui ont percé au grand jour, montrent clairement que depuis de très nombreuses années l'Allemagne a tendu toutes ses énergies et fait tous ses efforts, en vue de déclencher une guerre de conquête et d'agrandissement. Que le « Seigneur de la guerre », comme le conçoit l'imagination populaire, ait été pleinement partisan de cette idée et y ait donné tous les encouragements, c'est là une autre question que l'histoire éclaircira probablement un jour.

La supériorité du système allemand sur celui des autres nations, c'est d'avoir fait de l'espionnage une profession.

Et la profession de l'espion paraît tellement inavouable qu'en temps de paix son gouvernement refuse de le reconnaître s'il échoue, et qu'en temps de guerre il se voit privé des droits de combattant et est fusillé, sans autre forme de procès, par l'ennemi entre les mains duquel il est tombé. La formalité d'un jugement est regardée comme inutile si la tentative d'un acte d'espionnage est apparente.

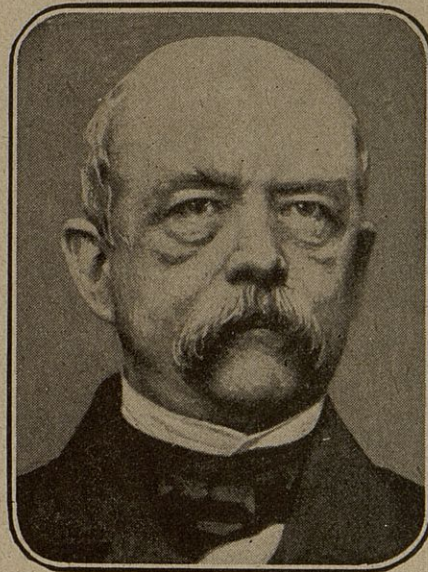
L'Allemagne a compris qu'on ne devrait employer que des hommes spéciaux à cette tâche spéciale, nécessaire, mais en même temps méprisante. Le *parfait espion* est un individu à tendances criminelles, moralement pervers, et Stieber, qui l'avait très bien compris, ainsi que les continuateurs de son œuvre, a organisé un corps tout à fait distinct du grand état-major général, corps composé d'hommes et de femmes spécialement choisis et triés sur le volet pour les besoins de la cause. Il est possible que parmi les hommes il s'en soit trouvé qui aient été, à un certain moment, des officiers commissionnés des armées de terre et de mer, mais il y en a bien peu qui appartiennent au service actif de cette nation belliqueuse entre toutes.

Le service secret, organisé par Stieber, se divise en trois départements correspondant à l'espionnage militaire, à l'espionnage naval et à l'espionnage diplomatique. Il faut rattacher à cette dernière subdivision l'œuvre accomplie par l'Allemagne à l'étranger, notamment en France et, dans une certaine mesure, en Angleterre, en vue d'influencer les conditions du travail au moyen de grèves et d'agitation dans les milieux ouvriers. Cette façon de procéder touche souvent de très près à l'espionnage commercial et se confond quelquefois avec lui, quoiqu'elle ait pour objet principal de paralyser un ennemi possible en cas de guerre, et de faciliter une attaque allemande contre le pays sur lequel elle s'exerce.

La politique militaire de l'Allemagne s'est, en effet, toujours prononcée en faveur de l'agression. Quelles que soient les protestations d'intentions paci-

fiques que puisse faire le peuple allemand, on ne saurait avoir aucun doute sur ses véritables desseins, si l'on considère le développement de toute sa politique dans ces dernières années, ses efforts pour l'accroissement de sa puissance militaire et navale, et, autant qu'on peut s'en rendre compte par certaines révélations, les méthodes employées dans son système d'espionnage.

En somme l'Allemagne a médité une guerre en vue d'accroître son territoire et d'assurer à son commerce une ère de prospérité prépondérante, et nul apologiste ne pourrait, en invoquant les besoins supérieurs d'une politique de défensive, produire des arguments valables pour justifier la préparation intensive à la guerre faite par ce pays.



BISMARCK
le chancelier allemand qui a fait de l'espionnage une institution d'Etat.

Devant un système d'espionnage d'une pareille envergure, on comprendra que les histoires d'espions et de leurs menées ténébreuses, qui font les délices du public, sont tirées de toutes pièces des faits et gestes d'agents subalternes relativement innocents, auxquels l'imagination populaire se plaît à prêter, avec un caractère des plus dangereux, une foule d'actes aussi mélodramatiques qu'impossibles. Qu'il existe des personnages de second ordre, qui concourent d'une façon secondaire également au plan général, c'est là un fait certain, mais, dans la plupart des cas, l'espionnage, dont les agissements viennent à l'oreille du public, n'est que partie accessoire du véritable corps de l'espionnage. Ce corps est, en effet, composé en majeure partie d'éléments qui n'ont rien à voir avec les employés de commerce, les garçons d'hôtel et autre menu fretin, dont le rôle est peut-être surtout de donner un aliment à la curiosité des lecteurs de romans-feuilletons, et de détourner l'attention pour que la réalité soit moins facilement découverte.

Il a été écrit beaucoup de livres, dans le but de dire la vérité sur le véritable travail des espions et de faire connaître le système suivant lequel ils opèrent, mais on peut dire tout de suite qu'il n'a jamais été fait d'exposé complet du système d'espionnage allemand. Stieber, dans ses Mémoires, a dit exactement ce qu'il lui convenait de dire, mais il s'est bien gardé de livrer aucun des secrets essentiels de l'organisation qu'il avait créée, et aucun écrivain jusqu'à présent n'a comblé cette lacune. Tout ce que nous connaissons d'une manière indiscutable, nous l'avons appris, d'abord par des faits et des résultats qui sautent aux yeux comme les divers incidents révélés par la guerre actuelle, ensuite dans les parties des mémoires d'espions notoires, qui offrent un véritable caractère de sincérité, et enfin dans les rapports des opérations des services de la police spéciale en Angleterre et en France. A l'aide de ces différentes sources, nous pouvons nous forger un aperçu très exact de l'ensemble de l'œuvre souterraine accomplie par l'espion. Mais, en ce qui concerne les livres qui ont la prétention de donner des révélations très détaillées sur les menus faits de la vie des espions, ou sur le caractère intime de l'organisation à laquelle ils appartiennent, nous devons dire que nous ne pouvons accepter ces révélations et tout le reste que sous les plus expresses réserves, en rappelant que, plus elles sont sensationnelles, même avec un semblant de vraisemblance, plus elles sont sujettes à caution au point de vue de l'exactitude.

(A suivre.)

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR A. LE GAY.

Le prochain chapitre sera consacré au fameux espion Stieber.

AVEC NOS AMIS BELGES



Avec un entrain admirable, l'armée belge continue la lutte à outrance contre l'envahisseur. La tenue de ce régiment, qui part pour le front, montre que six mois de guerre n'ont point découragé nos vaillants amis.



Un convoi de pontonniers de l'armée belge croise, sur la route, une compagnie d'infanterie française au repos ; ces frères d'armes savent qu'ils combattent pour le même idéal.

AVEC NOS AMIS BELGES



Après les durs et violents combats qui nous ont permis de progresser sur la Grande-Dune, vers Ostende, nos troupes de première ligne, remplacées, quittent le front pour prendre un repos bien gagné, mais qui sera de courte durée.



L'amitié des soldats français et des soldats belges est désormais scellée dans le sang. Ils ont combattu, ils combattent tous les jours à côté les uns des autres ; quand la bataille cesse, ils vont fraterniser sur la plage qu'ils conquièrent pied à pied.



Nos fantassins se sont aménagés des abris couverts de paille et de bâches, dans cette contrée marécageuse du nord de la Belgique ; des passerelles de fortune traversent les ruisseaux formés par les inondations qui couvrent la plaine.

ILS SONT A LA PEINE ET A L'HONNEUR



La remise des décorations, sur le front des troupes, est toujours une cérémonie émouvante. On voit ici le général de Gyvès remettant la rosette d'officier de la Légion d'honneur au colonel Amiot, qui commande le 11^e régiment territorial.



Après la remise des décorations, le général de Gyvès s'entretient avec les officiers du régiment territorial, qui s'est particulièrement distingué dans les récents combats ; nos territoriaux ne le cèdent en rien à leurs cadets.



Une section est déployée en tirailleurs dans la vaste plaine ; couchés à plat ventre, abrités derrière le sac qui sert en même temps de support pour le fusil, nos fantassins forment une longue ligne où, bientôt, crépitera la fusillade.

BOU-ZIAN

du 2^e Turcos

Par LÉON SAZIE

CHAPITRE NEUVIÈME

BOU-ZIAN SOUS LE CASQUE



la lorgnette le colonel voyait, sur la crête d'une colline, les Allemands se livrer avec ardeur à un travail qu'il ne parvenait pas à reconnaître et qui l'inquiétait. D'autant que tout lui faisait supposer que ce travail devait servir à quelque gros de forces, dont il pressentait la présence derrière cette crête. Il redoutait la mise en batterie, en cet endroit, de lourdes pièces qui eussent mis en grand péril les positions françaises. Bref, il fallait, à tout prix, aller voir.

— Mon colonel, demanda le lieutenant Pirou, voulez-vous confier à mes hommes cet honneur ?

— Vous savez que c'est absolument risquer votre vie ?

— Mais, mon colonel, nous sommes ici pour cela.

— Bien ! fit le colonel avec émotion. Qui allez-vous prendre ?

— Bou-Zian, ses camarades, ma section.

— Parfait !... Allez, mes enfants !... C'est pour le pays... Que Dieu vous garde !

Quand le lieutenant se fut éloigné, le colonel se tourna vers les autres officiers :

— Messieurs, dit-il, ces braves vont pour nous au sacrifice. Nous devons tout préparer pour les secourir... ou les venger !...

...Le lieutenant Pirou rassembla ses hommes, leur expliqua la mission dont on les chargeait, et fit prendre les dispositions pour la réussite de cette entreprise des plus dangereuses. Les turcos sont contents ; ils vont, en riant, vérifier leur armement, préparer leur fusil, graisser leur camarade baïonnette. Ils sont comme à la veille d'une fête, attendent avec impatience la nuit, car c'est à la nuit seulement qu'ils pourront tenter la reconnaissance.

Bou-Zian, en attendant cette heure, va étudier le terrain... Il revient satisfait. La plaine est couverte de cultures, d'ajoncs par endroits, de broussailles, et, à droite, un petit bois grimpe assez haut sur la colline...

...La nuit est venue. Les tirailleurs s'éparpillent dans les herbes ; la broussaille les connaît, ils ont assez manœuvré dans le bled algérien pour savoir comment se faufiler sous les ajoncs sans se laisser voir, sans remuer une branche... Le point de ralliement est le petit bois... A la nuit profonde, le lieutenant Baroude, tout bas, appelle chaque homme... pas un ne manque... et aucun coup de fusil venant de la crête n'a indiqué que les sentinelles boches ont vu quelque chose...

— Ça commence par ça va bien, fait Bou-Zian, dont les yeux brillent dans la nuit. Tot à l'horé ça va plos meilleur.

C'est lui, en effet, qui doit sortir du petit bois et pousser jusqu'aux lignes allemandes... voir... Avec le lieutenant Baroude, il est entendu que les tirailleurs resteront dans le petit bois jusqu'au moment où retentira le cri du chien kabyle... Et Bou-Zian s'en va, avec ses quatre compagnons habituels. Quelques tirailleurs grimpent dans les premiers arbres pour suivre plus longtemps Bou-Zian, pour voir ce qui va se passer, pour prévenir les camarades. Les autres sont cachés derrière les arbres, les rochers, entourent le lieutenant qui, debout, le cœur battant à tout rompre, attend.

Personne ne parle, personne ne bouge, ne pense même à fumer. On attend le signal de Bou-Zian, et, sous la bise qui pince dur, tout en faisant hurler doulousement les pins, les minutes durent comme des heures d'angoisse.

...Après le petit bois vient un champ inculte, puis un grand espace vide. Les Boches ont abattu les arbres qui gênaient leur vue. Ils ont coupé les branches pour leurs travaux, les fascines, les gabions,

laissés là les gros troncs, dans un fouillis fantastique de ramilles, de feuillage.

C'est là dedans que les turcos se frayent un passage, lentement, sans bruit...

...Maintenant Bou-Zian et ses camarades sont assez près pour entendre les Allemands, qui travaillent, parler entre eux, rire, chanter, tout en donnant des coups de pioche...

Et à vingt mètres en avant, dans la pénombre, se détache en noir la silhouette d'une sentinelle, arme au bras, marchant lourdement, enveloppée dans un grand manteau qui la couvre jusqu'aux oreilles, ne laissant dépasser que le casque pointu.

Or cet homme de garde est bien gênant. Tant qu'il sera là, il empêchera les tirailleurs de voir ce que font les Boches, de reconnaître à quel mystérieux travail ils se livrent... Or c'est précisément le but de l'expédition, cela...

Mais il semble absolument impossible, non seulement de se débarrasser de cet homme, mais même de parvenir à voir ce que les Boches font derrière lui... Au moindre mouvement, maintenant, la sentinelle donnera l'alarme... ; l'alarme donnée, c'est une mission manquée pour les turcos. Quelques coups de fusil échangés, quelques coups de baïonnette donnés ne vaudront pas le simple renseignement que demande le colonel.

Les turcos l'ont compris. Ils sont maintenant



BOU-ZIAN LANCE SUR LES BOCHES ÉBAHIS LE CASQUE À POINTE ET COMMANDE :
« DOZIÈME TARAILLORS... FEU !... »

anxieux, étendus à terre, derrière un tronc d'arbre, sous des branches, autour du caporal Bou-Zian, attendant de lui un secours, un stratagème ingénieux et prompt, pour éviter un échec qui les déshonorerait.

Il faut se hâter, car la nuit finit, le jour approche...

...Bou-Zian voit sur lui les quatre paires d'yeux phosphorescents de ses camarades. Il comprend qu'ils ont, dans ce cas difficile, mis en lui toute leur confiance, toutes leurs espérances, et le caporal sent le poids de sa responsabilité de chef... Sous la bise glacée, contre laquelle les turcos luttent pour ne pas claquer des dents, Bou-Zian a chaud, et, de son front, perlent quelques gouttes de sueur.

Mais Bou-Zian, comme tous les grands chefs, au plus fort du péril, a la plus belle pensée, et, après s'être fortement gratté le crâne sous la chéchia, dit à ses compagnons :

— Nos allons faire, à cet z'oiseau, one coup de z'Arabe !

Les quatre tirailleurs respirèrent mieux, et silencieusement sourirent.

Bou-Zian donne ses ordres. Il va emmener Kadour avec lui... les trois autres vont rester là... ne viendront le rejoindre que sur son appel... C'est entendu...

Bou-Zian et Kadour s'éloignent donc dans la direction de la sentinelle allemande.

Quand ils furent à quelques mètres du Boche, qui, frileux, enfoui dans sa capote, n'avait rien entendu, qui, sans doute trop confiant, ne regardait pas très loin, Bou-Zian et Kadour s'arrêtèrent.

— Voilà qu'isqui nos faire maintenant, dit Bou-Zian. Ji marche droite, toi ti marche gauche... Quand sentinelle crie, dans son parler boche : « Qui vive ? » toi ti faire tapage avec ton baïonnette, sor la terre, sor les pierres, mais ti faire pas voir... ; ti attends ji t'appelle...

C'était, en somme, un coup classique des surpri-

ses du bled algérien. C'est comme ça que les pillards, les rebelles, surprennent les sentinelles françaises, quand les troupes nouvelles en Algérie ne sont pas encore montées à l'honneur d'être z'Arabes !... Kadour savait donc parfaitement comment agir...

Bou-Zian, pouvant s'en rapporter à lui, s'éloigna à droite, rampa comme une couleuvre, et arriva à cinq pas à peine de la sentinelle qui continuait son pas de garde lourd, régulier, monotone.

Bou-Zian calcule bien sa distance, prend son temps, se replie sur ses jarrets d'acier... s'apprête à bondir. Mais ses mouvements ont donné l'alarme à la sentinelle, un caillou a roulé sous les pieds de Bou-Zian. Le Boche a entendu remuer, sans pouvoir voir, se rendre compte d'où vient l'alarme... A tout hasard il crie : « Qui va là ? »

C'est Kadour, à gauche, qui donne réponse en faisant du bruit, comme il est entendu.

Le Boche alors se tourne vers la gauche, le fusil tendu... il regarde, il écoute, fait un pas en avant...

Presque aussitôt il tombe comme une masse, sans pousser un cri...

Bou-Zian, à droite, vient de lui planter sa baïonnette en plein cœur...

Tout cela, d'ailleurs, s'est passé en quelques secondes... sans que les autres qui piochent, qui parlent, qui chantent aient pu se douter de quoi que ce fut !...

Rapidement, Bou-Zian dépouille le mort boche de son long manteau, de son casque... Il revêt le tout, prend même le fusil de la sentinelle, et, ayant rapidement dit à Kadour de faire venir les trois autres, il se met gravement à monter la garde sur les Allemands qui continuent leur travail.

...Kadour a fait venir jusque-là les trois camarades... Ils sont tous quatre, à présent, couchés à terre, à deux mètres de Bou-Zian qu'ils n'osent regarder, sous son casque, sous ce grand manteau, pour ne pas éclater de rire...

Bou-Zian les a fait venir parce qu'il va en avoir besoin... Il se doute que les Boches vont bientôt relever la sentinelle... Alors tout sera découvert et peut-être y aura-t-il un bon petit moment pour les baïonnettes...

En attendant, Bou-Zian regarde ce que font les Boches... Le petit jour qui pointe lui permet de voir le travail.

C'est bien ce que redoutait le colonel... Les Allemands ont établi des plates-formes, pour leur artillerie, sur la crête de la colline, et ils creusent, en avant, des tranchées...

...Bou-Zian, cependant, en a assez vu maintenant. Il voudrait s'en aller, pour rendre compte de sa mission au lieutenant Baroude...

D'autant plus que le jour augmente et que, malgré le casque, le grand manteau, jamais un taraillor, un torco ne passera pour un Boche !... Si

les autres regardent de plus près, Bou-Zian sera gravement compromis...

Or voici que les Allemands qui travaillaient dans la tranchée, tout à coup abandonnent leurs pelles et leurs pioches, sortent de la tranchée, vont se ranger sur la plate-forme, et ils disparaissent... abandonnant la sentinelle.

Bou-Zian les voit s'éloigner, descendre l'autre versant de la colline...

Alors le cri des chiens kabyles retentit joyeusement... Les turcos, le lieutenant Baroude en tête, accourent...

— Ji ti raconte après, dit Bou-Zian au lieutenant ; maintenant, toi, rigarde qu'isqui fabrique li Boches... et sortot faire tention por quand ils reviennent...

Le lieutenant a compris tout l'avantage de la situation... Rapidement il fait occuper la tranchée par ses turcos et il attend.

Ce ne fut pas long. Une compagnie arriva pour occuper la tranchée... Bou-Zian, toujours de garde, signalait sa marche aux turcos bien dissimulés.

Les Allemands, voyant la sentinelle à casque, pleins de confiance, montent tranquillement... Ils approchent... Quand ils ne sont qu'à quelques pas, Bou-Zian, magnifique, superbe, debout sur le rebord de la tranchée, rejette le grand manteau, lance sur les Boches ébahis le casque à pointe et commande, d'une voix triomphante :

— Dozième taraillors... Feu !...

La moitié des Boches roula à terre, et, comme le reste allait tourner les talons, le lieutenant Pirou, pour faire plaisir à ses hommes, qui l'avaient bien gagné, commanda :

— Turcos... A la baïonnette !... En avant !...

Et voilà pourquoi cette colline resta, depuis, toujours française !

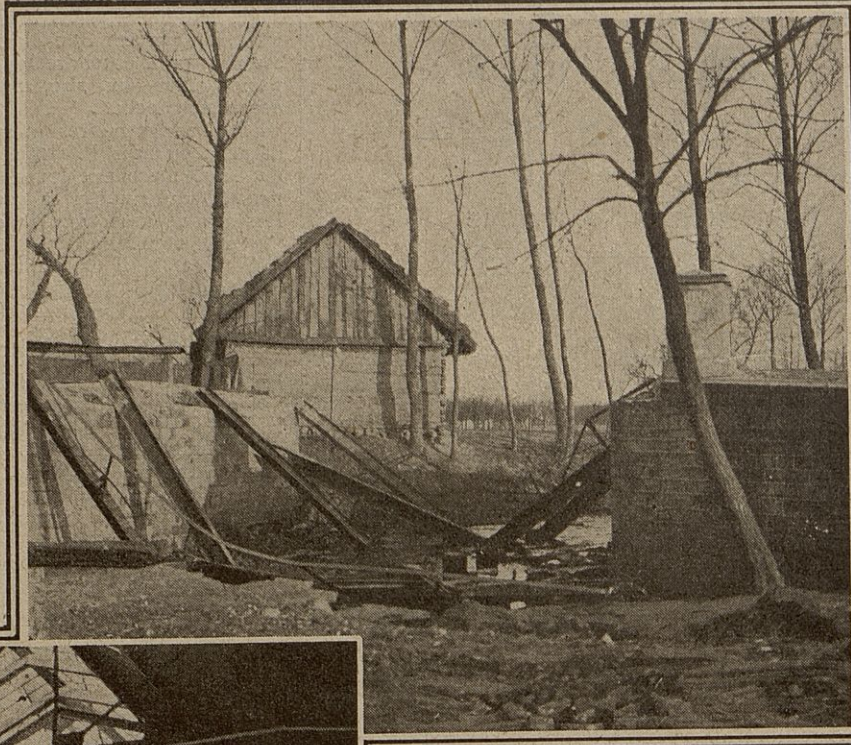
(A suivre.)

EN POLOGNE RUSSE



La Pologne a toujours été, au cours des siècles, un théâtre de batailles ; mais jamais elle ne vit s'amonceler autant de ruines que sur le passage actuel des armées allemandes. Lors de leur première retraite vers la frontière prussienne, les soldats du kaiser ont non seulement détruit les ponts et les voies ferrées, mais ils ont incendié les villages, ne laissant derrière eux que des décombres fumants.

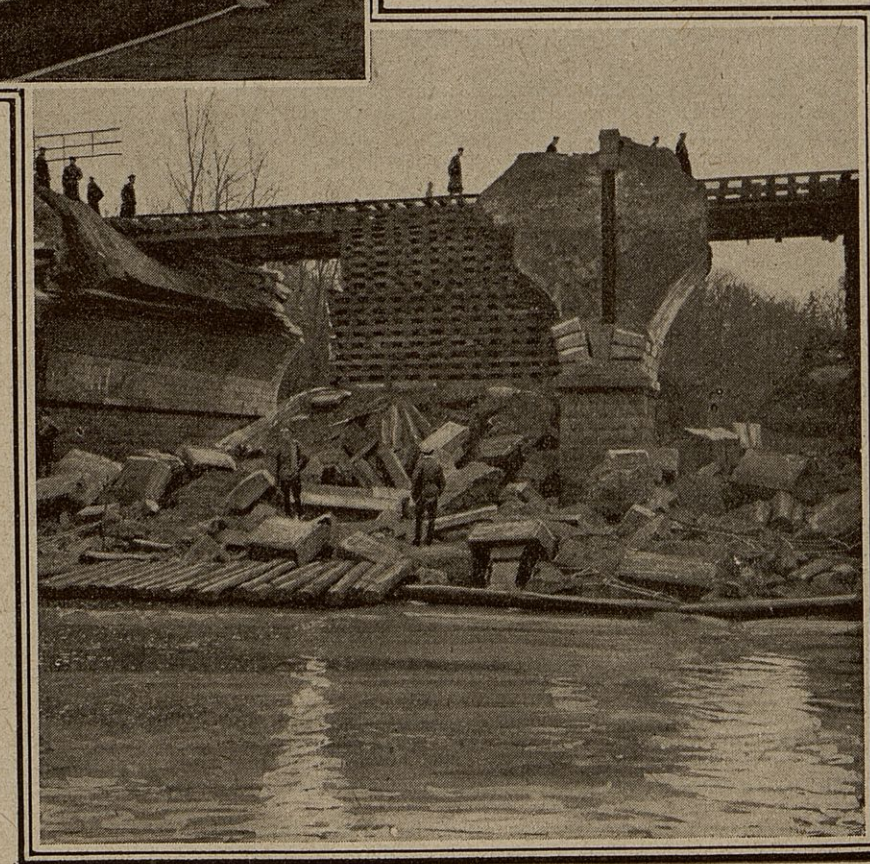
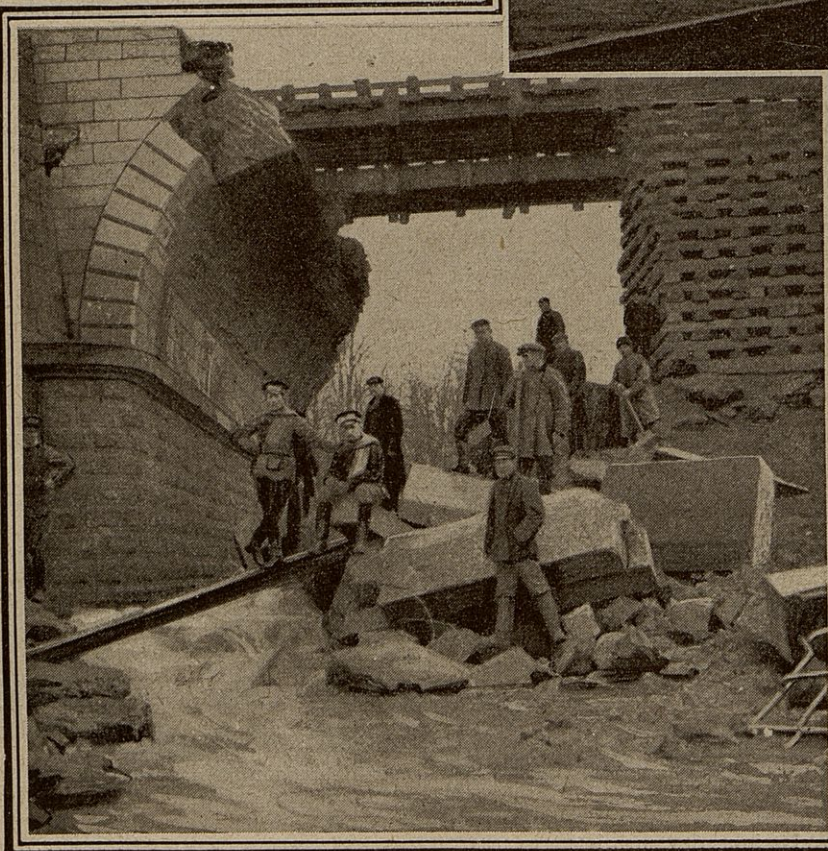
Après leur départ, les populations polonaises sont revenues ; de leurs maisons elles n'ont trouvé que des pans de mur. Voici un village, près de Lowicz ; on s'est longtemps battu dans la région, et les batailles qui se sont livrées là, sur la Bzoura, ont été particulièrement acharnées ; aussi ne



reste-t-il plus grand'chose, et les habitants peuvent pleurer sur des ruines.

Tout près du village passait la ligne du chemin de fer ; pour arrêter la marche des armées russes, les Allemands l'ont fait sauter ; on voit encore les extrémités des rails brisés qui plongent dans la rivière.

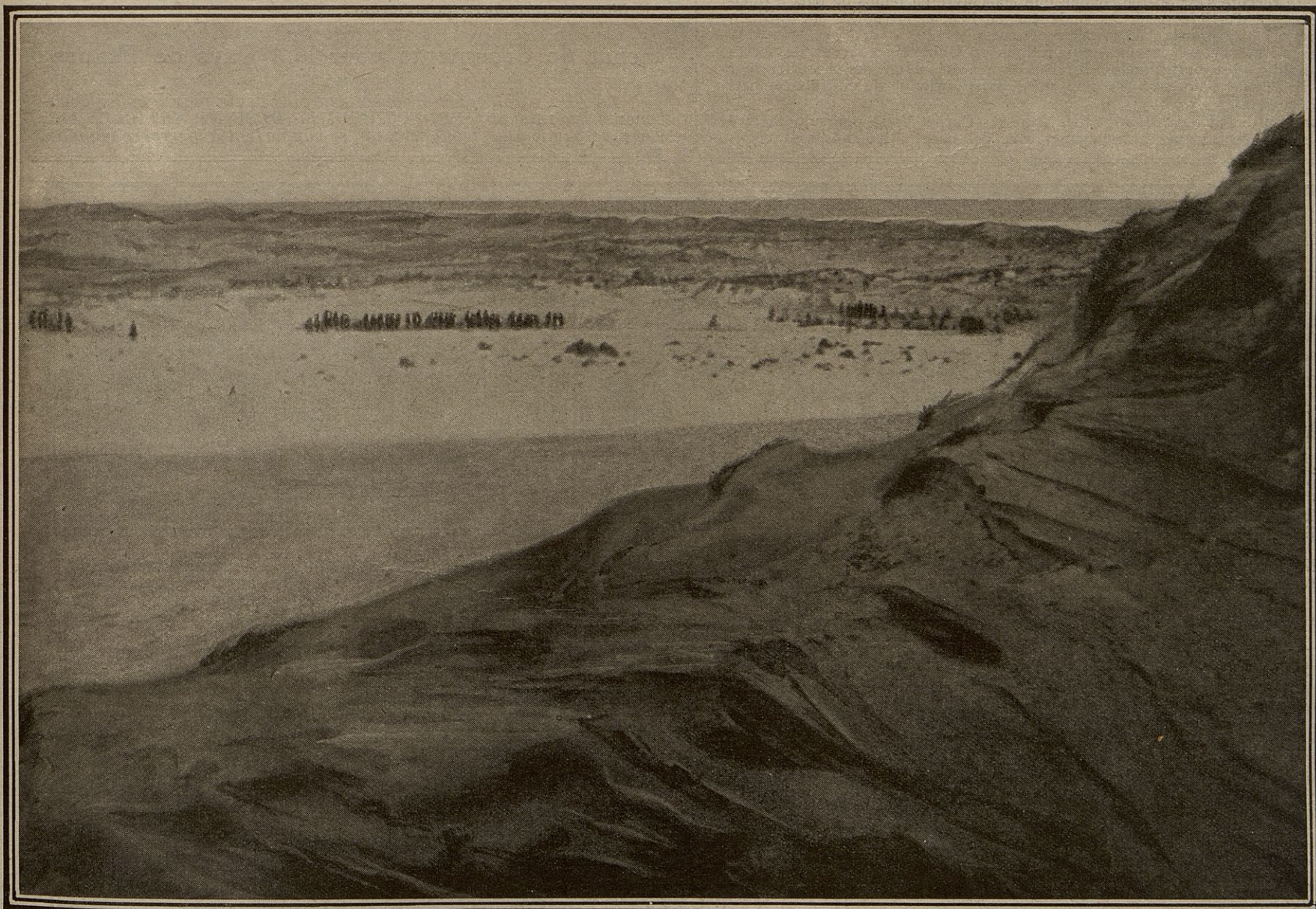
La photographie qui se trouve au milieu de la page représente une partie de la gare de Skierniewice ; c'est le hall où stationnaient les trains impériaux ; les Allemands ont passé : charpentes démolies, toitures effondrées, leur œuvre de destruction est partout identique. En bas, on voit un pont que les Allemands ont fait sauter à Skierniewice, et dont les Russes ont entrepris la reconstruction.



DANS LE NORD

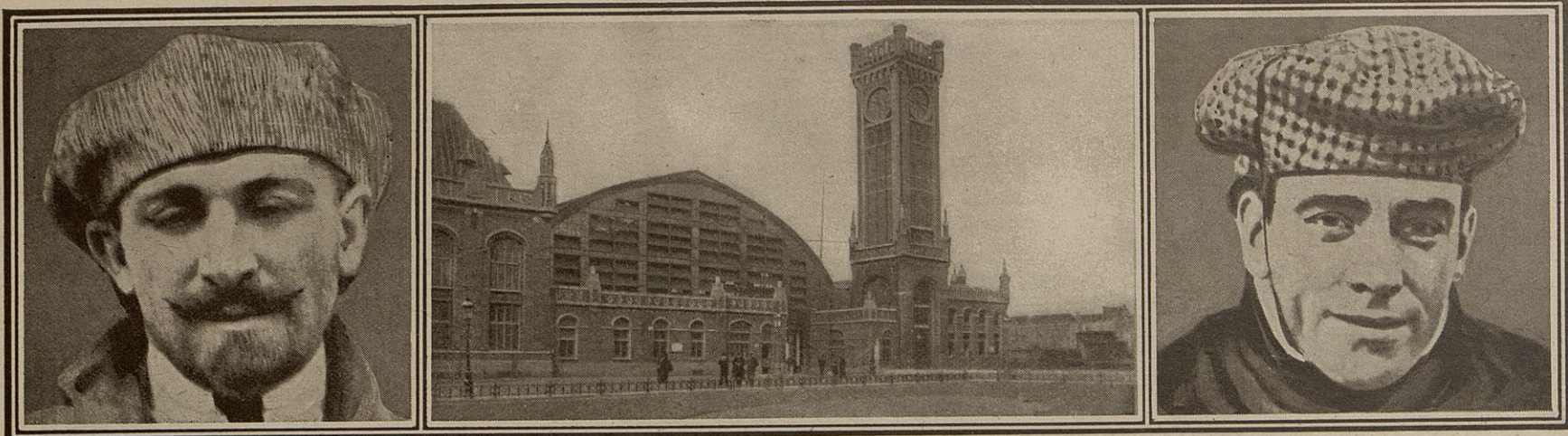


Lutte d'artillerie incessante qui prépare les actions décisives de l'infanterie. Les Allemands, pour arrêter notre avance, ont amené un grand nombre de pièces d'artillerie lourde qui bombardent non seulement nos tranchées, mais les villes et les villages qui se trouvent à proximité. Nos gros canons répondent efficacement à leur tir et réduisent souvent leurs batteries au silence.



Le front de la bataille revêt les aspects les plus divers ; si dans les Vosges on se bat sur des crêtes neigeuses, au nord, les combats se livrent au bord de la mer, sur les dunes. Soutenues par le feu des navires de guerre, les armées alliées font des progrès continus et délogent peu à peu les Allemands de leurs positions.

LES ACTUALITÉS



A gauche, le C^t Samson, chef de l'escadrille des avions anglais; à droite, Grahame White; au centre, la gare d'Ostende qui fut bombardée.

SUR LE FRONT RUSSE

Les Allemands, encore une fois, en sont revenus à la stratégie qui leur est chère, l'enveloppement des ailes de l'ennemi.

Pendant qu'avec une obstination extraordinaire Mackenzen venait se briser à Borgimow contre le centre russe, en laissant sur le terrain plus de trente mille hommes, dix corps d'armée allemands étaient transportés contre l'aile droite de nos alliés, en Prusse orientale, et les armées austro-allemandes se concentraient vers leur aile gauche en Bukovine.

Le réseau des chemins de fer allemands dans l'est a permis à von Hindenburg de transporter rapidement des troupes considérables en Prusse orientale; les Russes, que la manœuvre n'a pas surpris, se sont aussitôt repliés, comme ils l'ont déjà fait, sur le Niemen et sur la Narew, à l'abri de la ligne de forteresse qui va de Kovno à Sarock, par Grodno, Ossoviez, Ostrolenka et Pultusk.

Cette retraite s'est opérée comme une manœuvre en temps de paix; quelques combats d'arrière-garde ont seulement eu lieu, et nos alliés ont vaillamment résisté à la pression de forces supérieures.

Les mêmes événements se sont produits en Bukovine; devant les forces considérables austro-allemandes, les Russes ont été obligés de resserrer leur front; ils se sont maintenus aux environs de Czernowitz où de violents combats se sont engagés.

Par contre l'avance de nos alliés dans les Carpathes se poursuit, malgré la résistance des troupes autrichiennes, que des corps allemands sont venus

soutenir. Les Autrichiens ont subi des pertes considérables et ont été délogés de leurs positions, vers Ungvak: dans tous les cols des Carpathes, nos alliés ont eu partout l'avantage.

Enfin, au Caucase, les Turcs n'ont pu résister; ils ont dû abandonner la défense du Tchorkh, et les Russes ont pénétré sur le territoire ottoman.

La collection complète du "Pays de France"

Nous avons reçu de nombreuses demandes de rassortiment des numéros du « Pays de France ».

Un nouveau tirage des numéros parus, depuis le n° 1, se fait en ce moment, et, sous peu, nous pourrions donner satisfaction à toutes les demandes.

Dès maintenant tous les lecteurs du « Pays de France » qui voudraient s'assurer une collection complète, depuis le n° 1, sont priés d'en faire la demande aux marchands de journaux qui leur livrent habituellement notre publication.

Achat de documents pour le "Pays de France"

Le « Pays de France » achète aux plus hauts prix tous les documents intéressants: PHOTOGRAPHIES, DESSINS, ARTICLES, etc., et plus particulièrement ceux qui se rapportent à la guerre actuelle.



Nous donnons ici la photographie du hangar pour zeppelin, à Dusseldorf, que nos aviateurs, dans un raid audacieux, ont récemment bombardé.



L'amiral von Tirpitz, commandant en chef de la flotte allemande.

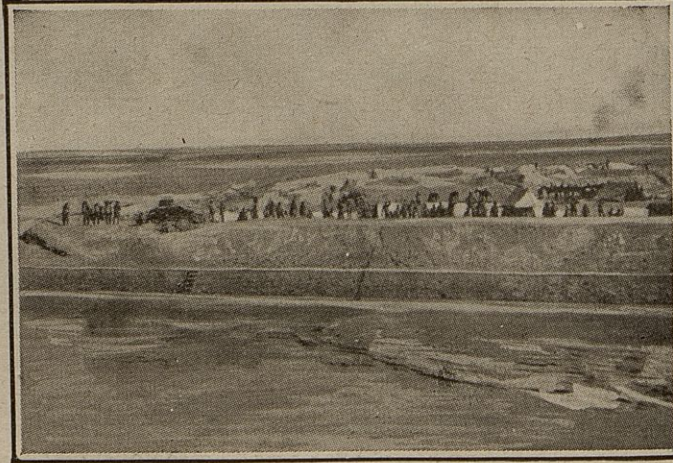


Fribourg-en-Brigau, qui a reçu de nouveau la visite de nos aviateurs; leurs bombes ont causé des dégâts aux établissements militaires.



Les Turcs, sur l'instigation du commandement allemand qui gouverne à Constantinople, ont fait une tentative malheureuse sur le canal de Suez; les troupes anglaises les ont battus comme ils approchaient du canal; quatre des leurs ont pu traverser le canal à la nage et ont été fait prisonniers. Des navires de guerre, dont deux de notre marine, ont coopéré à cette victoire.

On voit ici les postes anglais, sur les rives du canal pour empêcher un coup de main de l'ennemi.



LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915



LE FRONT ORIENTAL (d'après les Communiqués officiels)

La Guerre en Caricatures



— Regardez donc l'notaire, ma bonne madame, si c'est pas honteux de porter un monocle par ces temps de guerre...



LEURS VICTOIRES !

- Hier nous en avons tué plus de cinq cents...
- Des Français ?
- Non... des poux !